

**CENTRE
D'ART
GWINZEGAL**

Des fans d'EAG exposés à Roudourou

L'artiste anglais Mark Neville a photographié des supporters, durant trois ans. Le résultat sera visible au stade, en grand format.



Solange Reboul et Jérôme Sother, co-directeurs de Gwinzegal et Arnaud Salliou, directeur marketing d'EAG, présentent l'une des photos de l'artiste Mark Neville.

1 OUEST-FRANCE

Un ouvrier au travail dans une usine de poulet, une jeune supportrice dans la ferveur du Roudourou, un enfant au maillot rouge et noir... Les sublimes photos, réalistes et bienveillantes, du photographe Mark Neville seront bientôt dévoilées aux supporters d'En Avant de Guingamp, en grand format.

Le fruit d'un travail lancé par le centre d'art Gwinzegal : « La genèse date de 2016, situe le coprésident du centre, Jérôme Sother. Nous avons invité cet artiste, parmi les plus grands photographes anglais (nommé pour le Prix Pulitzer), en résidence. L'idée, c'était de partir des supporters d'En Avant. »

Toutes les couches sociales

Pendant trois ans, par tranches de 15 jours à un mois, le photographe est venu saisir la vie de plus de 200 habitants de Guingamp et alentours, aux matches, ou chez eux. 80 images seront exposées, à la pri-

son de Guingamp, lors de son inauguration, à la gare et au Roudourou, en grand format (158 x 120 cm).

« Une quarantaine sera installée au stade, le long de l'allée centrale, avant le mur des Kalon, détaille Arnaud Salliou, directeur marketing du club, ravi du résultat. Un mélange rare dans le monde du foot. Certes, nos résultats sportifs ne sont pas exceptionnels, mais la vie ne s'arrête pas à cela. Là, on voit toutes les couches sociales, tous les âges, dans leur vie, au travail ».

Une exposition à Roudourou, à partir du 20 avril (réception de Marseille), qui restera « accessible à tous, gratuite, 7 jours sur 7, sans doute jusqu'à fin août ». Les photos exposées à la prison seront, elles, visibles du 26 avril au 9 juin. Un livre qui retrace l'aventure, édité par le centre d'art Gwinzegal, sera disponible à la vente, à compter du 26 avril.

Fabrice BERNAY.

INAUGURATION. Les portes de la prison s'ouvrent pour GwinZegal



Solange Reboul, Jean-Baptiste Troadec et Mélanie Goualan, de GwinZegal, prêts à entrer à la prison, par la grande porte ! Le lieu synonyme d'enfermement devient désormais un lieu d'ouverture et d'échanges culturels.

C'est un moment attendu par l'association GwinZegal, et aussi par les Guingampais. La seconde vie de la prison débute vendredi 26 avril par l'inauguration des nouveaux locaux de l'association, première à s'y installer.

La prison va rouvrir ses portes officiellement le vendredi 26 avril.

Mais cette fois, elles resteront grandes ouvertes à qui veut y entrer et y sortir ! Un week-end entier de fête et de culture est organisé pour l'occasion.

Les maîtres des clés

Après deux ans de travaux, les nouveaux locaux de l'association GwinZegal sont prêts à accueillir les activités du centre d'art et ses quatre salariés, qui seront à leurs côtés cinq. Des nouveaux locaux qui occupent une partie

de l'ancienne prison rénovée. L'association sera, en effet, la première à investir le bâtiment qui est paré pour sa nouvelle vie, tournée vers la culture et l'ouverture et non plus sur l'enfermement. Une belle reconversion !

GwinZegal intégrera son nouvel espace et aura la charge de l'ouverture et de la fermeture du site aux visiteurs.

« Ce nouveau lieu, nous l'imaginons au service du public et des artistes, à leur rencontre [...] Nous le voulons surtout ouvert et gratuit, comme un lieu d'échange autour de la photographie et des sciences humaines », explique Solange Reboul, directrice de l'association.

Des expos gratuites toute l'année

Dans ce nouvel espace, GwinZegal pourra recevoir le public dans des conditions idéales.

Outre l'accueil, les espaces de

consultations des ouvrages ou une salle de réunion, le public pourra accéder à la très belle salle d'exposition de 150 m². Une seconde est prévue dans une prochaine phase de travaux.

GwinZegal se prépare donc à écrire un nouveau chapitre de son histoire. Jusque ici le centre d'art était installé rue Auguste-Favé à quelques pas de là. Mais sans pouvoir réellement accueillir du public, sans bénéficier d'une vraie salle d'exposition toute l'année.

Une expo toute l'année

« Désormais nous aurons en permanence des expositions. On passe de 7 mois par an à 12 », se félicite Solange Reboul tout en faisant le tour du bâtiment et en détaillant les transformations effectuées durant ses deux années de travaux.

« L'unique petite porte qui régissait les entrées et les sor-

ties des détenues a fait place à un large portail en acier et inox. La cour centrale, ensemble remarquable de pierre et de bois, a été reconstruite à l'identique. »

Des matériaux nobles, des couleurs sobres et douces, « Christophe Batard a relevé le défi de donner une nouvelle vie à ce bâtiment, sous toutefois trahir ni l'authenticité ni l'intégrité de ce monument historique classé », résumant les représentants de l'association.

Le public pourra bientôt se faire lui-même son avis puisque les portes de la prison leur seront ouvertes du vendredi 26 au dimanche 28 avril, puis du mardi au dimanche, de 14 h à 18 h 30 où il pourra visiter le site... En toute liberté.

Lenaik JAUBERT

EXPO ET LIVRE. Guingamp à travers ses supporters



Mark Neville a découvert le territoire par le prisme de ses habitants et leur passion pour EAG. (@Mark Neville).

Le photographe londonien Mark Neville est l'un des artistes dont le travail est présenté par GwinZegal dans le cadre de l'exposition l'Echappée (voir ci-dessous). Une partie de ses 70 clichés seront exposés dans la prison, les autres dans l'allée centrale du stade de Roudourou, dès samedi 20, pour la réception de Marseille. Ces photos seront réunies dans un livre, édité par GwinZegal et présenté lors de l'inauguration.

Ce photographe anglais a découvert la ville de Guingamp lors d'une résidence et une

exposition qui lui était consacrée, il y a trois ans. Depuis, il a parcouru le territoire avec son œil de photographe. L'idée de ce projet ? Regarder Guingamp mais aussi tout le territoire par le prisme de ses supporters. Bien sûr, il y a quelques photos du stade, mais l'essentiel offre un regard extérieur sur notre quotidien. Les usines, les fermes, les activités sportives, les soirées... L'Anglais a su grâce à ce point commun, l'amour d'un club de foot, donner une image à la fois crue et tendre de notre territoire.

Au programme

L'Echappée. C'est le nom de l'exposition inaugurale. Elle sera visible du 26 au 9 avril : à la fois dans l'enceinte de la prison, à l'espace François-Mitterrand et au stade de Roudourou (lire ci-dessus). Elle regroupe les œuvres photographiques d'Alexandra Cabère, Malick Sidibé, Mark Neville, Samuel Gratacap, Charles Fréger, Mathieu Pernot, Aurore Bagary, Roman Signer, Pino Muzi, Juraj Lipscher, Raphaël Dallaporta. Venus d'horizons différents, ces artistes sont allés à la rencontre des hommes et des femmes, des cultures, des paysages... qui font le territoire breton. A découvrir samedi 27, de 10 h à 18 h 30 ; dimanche 28, de 14 h à 18 h 30 ; du mercredi au dimanche, de 14 h à 18 h 30 jusqu'au 9 juin.

Week-end festif. Vendredi 26 avril : inauguration à partir de 18 h puis ouverture des expositions (en présence des photographes). Concerts à partir de 20 h avec Olivia Pedrol (folk jazz), Krismenn (rap breton) et Julien Tiné (DJ). Samedi 27 avril : ateliers (sur inscriptions), spectacle Le Aéciaf de Diên Biên Phú, délicace, rencontres avec les photographes exposés. Dimanche 28 avril : Horizon de Chloé Moglia, à 15 h et 17 h 30 et atelier photos. Inscriptions pour les ateliers auprès de GwinZegal au 02 96 44 27 78 (tout public). A noter que tous les spectacles, expos et ateliers sont gratuits.

■ Renseignements et contact sur www.gwinze-gal.com

GwinZegal, Mecque bretonne de la photographie

Partie de rien en 2002, l'association n'a cessé de grandir depuis. Vendredi 26 avril, elle intègre son nouvel espace à la prison de Guingamp.

Au début, en 2002, il y eut l'envie de Paul Cottin, le fondateur, de créer une association dédiée à la photographie. Il la baptisa du nom d'un port à pieux, près de Plouha : GwinZegal. 17 ans plus tard, sans Paul Cottin (retraité), mais sous la houlette de ses deux codirecteurs, Jérôme Sother et Solange Reboul, l'association s'émancipe en s'installant dans la prison de Guingamp, rénovée.

« Dans son parcours émaillé de réussites, le projet de GwinZegal n'a pas varié : « Inviter des photographes à venir travailler en Bretagne, donner une autre vision de notre territoire, promouvoir la création... », écrivait Jérôme Sother.

Il était là, au début. « Nous étions des amateurs. On a avancé projet par projet, que l'on portait à bout de bras, sans salaire, pendant sept ans ».

De grands photographes

Par exemple, en 2006, ils invitaient l'un des plus grands photographes africains, Malick Sidibé. A Plouha ou Pommerit-le-Vicomte, l'artiste recrée à l'identique le studio dans lequel il immortalisait le Mail en mouvement,

30 ans plus tôt, à Bamako. Ses portraits de Prouhains au sortir de la plage intégrèrent les collections du Fonds régional d'art contemporain, seront exposés dans 47 galeries.

En 2008, GwinZegal crée encore l'événement, en exposant et invitant Jacob Holdt, grand photographe de la cause noire aux États-Unis, dans les années 1970.

« Guingamp nous a aspirés » 2010, changement de décor : GwinZegal s'installe à Guingamp, « qui nous a aspirés, par son volontarisme », sourit Jérôme Sother. L'association et ses salariés (cinq aujourd'hui) évoluent depuis, dans un écosystème local, en face de la prison, qu'ils couvrent du regard. « Dès notre arrivée, l'idée d'intégrer la prison un jour était dans nos têtes, et dans celle de la mairie. » L'occasion de s'ancre, de disposer d'une salle d'exposition permanente (150 m²), et d'espace pour mieux préparer les différentes activités : projets internationaux, résidences de photographes, colloques, conférences, ateliers éducatifs, recherche, édition... « Nous éditons quatre livres par an »,

note Jérôme Sother. L'un d'eux, Ville de Galés, basé sur les photos d'Henk Wildschut, a obtenu le prix du livre d'auteur 2017, au plus grand festival photo du monde, à Arles.

Inauguration le 26 avril

D'autres grands noms se sont succédé, au fil des ans, comme Raphaël Dallaporta et Alexandra Cabère, qui ont photographié conjointement paysages et visages, le long des cours d'eau du département. « Raphaël, nous le faisons venir il y a dix ans, expose Solange Reboul. Depuis, il a exposé dans le monde entier... mais il continue de venir travailler avec nous ».

Une relation au long cours prolongée par une nouvelle collaboration : depuis deux ans, les caméras fixes de l'artiste photographient les mutations de la prison. Elles continueront à le faire au-delà de l'inauguration, ce vendredi 26 avril.

Pour GwinZegal, les lieux changent, les rencontres se multiplient, mais Horizon reste le même.

Fabrice BERNAY.



Solange Reboul et Jérôme Sother, coprésidents de l'association GwinZegal, à la prison de Guingamp. ©Ouest France

Mark Neville, un regard anglais sur Guingamp

Pendant trois ans, le célèbre photographe anglais a photographié supporters d'En Avant et habitants de Guingamp. Un projet exposé lors de l'inauguration de la prison, vendredi.



Le photographe, lors du choix des photos. | CRÉDIT PHOTO: GWINZEGAL

L'événement

Dans les zones de guerre de l'Afghanistan, dans un village écossais ou dans la campagne guingampaise, l'objectif du photographe anglais Mark Neville parvient chaque fois au même miracle : démontrer que chaque femme ou homme est membre d'une famille, d'une communauté, au sens large.

Ce vendredi, l'exposition du fruit de ses trois dernières années de travail est inaugurée à l'occasion de l'ouverture de la prison de Guingamp, reconverte en centre d'art. À six reprises, en résidence de quinze jours à un mois, l'un des plus grands photographes anglais est venu tirer le portrait de plus de 200 habitants du pays de Guingamp. Au total, 80 de ces photos ont été tirées en grand format, et sont exposées au stade de Roudourou et à la prison.

« Un projet dans le même esprit que celui que j'avais réalisé à Port Glasgow », avance l'artiste. En 2004,



Pour son projet photographique, l'artiste anglais est parti des supporters d'En Avant de Guingamp. | CRÉDIT PHOTO: MARK NEVILLE

il avait photographié les habitants de la petite ville écossaise, pendant un an. Le livre recueillant ses photos, tiré à 8 000 exemplaires, avait été offert à chaque famille. Les clichés avaient été exposés par GwinZegal, à Guingamp, en 2016.

« Pour le public »

Pour son nouveau projet, l'artiste est parti des supporters d'En Avant : « Ici, tous les habitants de la campagne environnante semblent fans du club.

Particulièrement les agriculteurs. Ils sont à la fois les sujets principaux du projet et ses destinataires. » D'où l'intérêt d'exposer directement au stade, « à destination du public qui y vient et qui ne va pas forcément dans des centres d'art ou des musées ».

Après son travail au long cours auprès des Costarmoricains, Mark Neville reste frappé d'avoir toujours été accueilli avec bienveillance : « Pas un seul grincheux, en trois ans ! Des

gens généreux, patients, gracieux et élégants. »

Une bienveillance que l'on retrouve dans l'œil du photographe, qui dresse des portraits mêlant portée documentaire et étrange sentiment d'irréalité. Des clichés sublimes, savamment mis en scène ou pris à la volée, qui tous semblent relier d'un même fil chaque sujet, chaque membre de la grande famille guingampaise.

Fabrice BERNAY.



Chant de marin
Les Goristes se reforment pour le festival
Page 21

Météo de Guingamp

METEO FRANCE



+13
-7

Guingamp Armor-Argoat

Jeudi 25 avril 2019 / www.letelegramme.fr / Tél. 09.69.36.05.29

GWINZEGAL EXPOSE À L'ANNÉE EN PRISON



Après deux ans de travaux, le centre d'art GwinZegal va inaugurer, le 26 avril, son nouvel espace d'exposition, situé dans l'ancienne prison de Guingamp. Une étape importante pour cette association qui a vu le jour en 2002. Ce site aux normes muséales va lui permettre d'exposer toute l'année. Page 14



Paimpol : deux jours pour fêter la coquille

La 27^e édition de la fête de la coquille aura lieu samedi 27 et dimanche 28 avril sur les quais de Paimpol. Durant deux jours, le trésor de la baie de Saint-Brieuc (ci-contre, un retour de pêche à Pors-Even en Ploubazlanec), sera à l'honneur. Outre des dégustations et une grande partie musicale, place aux démonstrations de matelotage et ramendage, aux visites de bateaux et aux démonstrations de sauvetage en mer.

Page 20

GUINGAMP Tentative de cambriolage au Bar des Sports

Page 15

PLOUZÉC Frédéric Ferlicot guide à Notre-Dame



Frédéric Ferlicot était tout sourire sur les toits de Notre-Dame de Paris. Guide bénévole de l'association Casa, il avait eu le privilège d'assister au retrait des statues des apôtres, ôtées pour être restaurées. C'est de Plouézec, où il a passé quelques jours de repos chez ses parents, qu'il évoque l'incendie qui a ravagé la cathédrale le 15 avril. Après l'abattement, il laisse place désormais à un grand sentiment d'esérance. Page 21

RÉGLEMENTATION Les droits et devoirs du jardinier

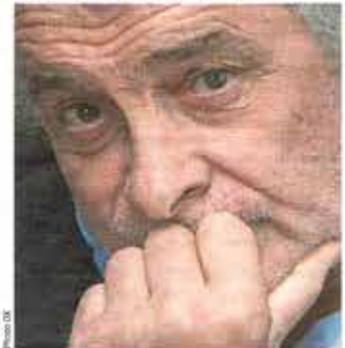
Page 39

Dans les salles obscures ce jeudi



Polar, animation, documentaire... Il y a de quoi satisfaire petits et grands dans les salles de cinéma des Korrigano, à Guingamp. Les programmes, c'est par ici. Ci-dessus, « Alter chapitre I ». Page 15

SPECTACLE Jacques Weber campe Victor Hugo



Le monstre sacré du théâtre s'attaque à un autre grand monstre qu'était Victor Hugo, au travers du spectacle « Hugo au bistrot ». Une sélection de textes, poèmes, extraits de pièces ou de romans, discours que Jacques Weber livrera, samedi, sur la scène du Sémaphore, à Trébeurden. Page 24

GwinZegal. Un centre d'art qui monte...

Eric Rannou

Le centre d'art GwinZegal a pour mission de promouvoir la photo. L'association multiplie les expositions, les résidences d'artistes, les ateliers de pratique artistique et l'édition de livres pour y arriver. Cette histoire dure depuis 2002. Elle disposera bientôt de nouveaux locaux au sein de la prison pour poursuivre son travail.



L'équipe de GwinZegal dans la cour de l'ancienne prison de Guingamp. Le Télégramme/Éric Rannou

La phrase

« Pour nous, ça va changer beaucoup d'avoir un lieu à l'année. »

Solange Reboul, codirectrice de GwinZegal

180

Depuis 2010, le centre d'art GwinZegal propose des ateliers de pratique artistique et culturel. En tout, il en a réalisé 180 dans plus de 90 structures, qui se trouvent aux quatre coins du département. Cette démarche lui permet de s'ouvrir à des publics variés : école, maison d'arrêt, hôpital de jour, maison de retraite...

Plus accessible aux scolaires

De novembre à mars, l'absence d'exposition empêchait l'association GwinZegal d'accueillir des scolaires. C'est pourtant un prétexte pour ce type de médiation. « On va pouvoir proposer aux enseignants des parcours spectateurs ou venir à la rencontre des métiers du centre d'art. Ça va être plus facile pour nous », conclut-elle.

Le centre d'art GwinZegal changera bientôt d'adresse. Il traversera la rue Auguste-Pavie pour s'installer dans l'ancienne prison. L'association, créée en 2002 à Plouha et installée à Guingamp en 2010, disposera d'un nouvel outil qui lui permettra de promouvoir pleinement la photographie à Guingamp et bien plus largement. Cette association possède plusieurs objectifs : les expositions, la médiation, les résidences d'artistes et l'édition de livres. « On publie trois ou quatre livres par an. Ce sont des artistes qui ont un lien avec le projet GwinZegal, avec l'actualité, avec des thématiques que l'on traite... On fait trois expositions par an ici à Guingamp, à l'espace François-Mitterrand. On coproduit pas mal d'expos avec d'autres musées en Europe et des fondations. Des projets assez importants que l'on fait tourner, en Europe et exceptionnellement à l'internationale. Ces dernières années, on fait des gros projets avec la Corée et la Chine par exemple », indique Solange Reboul, un des deux codirecteurs de GwinZegal.

Expérience remarquable

C'est en 2002 que l'histoire de GwinZegal a démarré. À l'époque, Paul Cottin, qui habitait Plouha, voulait créer un lieu dédié à la photographie dans la région. « Très rapidement, Jérôme Sothier a travaillé avec Paul. Au début, les actions portées par l'association étaient très petites. Ça a commencé par une résidence. Ensuite, Malick Sidibé, qui est un photographe africain très connu, a tenu un studio à Plouha, pendant près d'un mois », se rappelle Solange Reboul. C'était en 2006. Plusieurs livres ont retracé cette résidence photographique. Son travail a été exposé dans la région et dans plusieurs musées prestigieux d'Europe. Cette expérience remarquable allait constituer l'ADN d'une association naissante. Cette aventure a démarré avec des bénévoles. En 2010, trois salariés sont embauchés. Ils sont cinq aujourd'hui. « Des projets importants ont été développés entre 2002 et 2010 et ont permis une reconnaissance du monde de la photo. Paul Cottin et Jérôme Sothier

sont arrivés à mettre en place trois emplois ». Début 2011, GwinZegal déménage et trouve un nouveau toit : « La municipalité de Guingamp avait envie de porter un projet culturel fort avec nous. Il y avait aussi cette histoire de prison qui était très tôt dans les discussions, dans les propositions... », se rappelle Solange Reboul. À l'époque, les élus guingampais connaissaient la qualité du travail élaboré par GwinZegal, qui avait exposé à deux ou trois reprises à l'espace François-Mitterrand.

Plus de 180 ateliers

En 2016, le départ à la retraite de Paul Cottin s'est traduit par un renouvellement au sein de l'association. GwinZegal s'est doté d'une nouvelle organisation avec la mise en place de deux coprésidents (Alain Le Flohic et Marina Chassan) et de deux codirecteurs (Jérôme Sothier et Solange Reboul). « C'était moins lourd à porter de se retrouver à deux », témoigne Alain Flohic. Ce renouvellement ne va pas changer grand-chose pour le grand public. Gwin-

Zegal poursuit sa mission, toujours dans la même direction. Son projet culturel rayonne sur tout le département. Depuis 2010, cette association a organisé plus de 180 ateliers dans plus de 90 structures : 55 écoles, des Espad, des relais assistants maternels... Au total, ces ateliers représentent 4 000 heures d'interventions pour 3 500 bénéficiaires, avec 30 artistes intervenants. La médiation, en lien avec les expositions, multiplie aussi les rencontres : entre 30 et 40 visites de classes à chaque fois. GwinZegal prolonge le plus souvent ces expositions par des rencontres et des conférences. L'association affiche un budget de 370 000 €, dont 150 000 € de subventions conditionnées à des projets. Si le centre d'art GwinZegal est ancré à Guingamp, il rayonne à l'échelle nationale et internationale, par la circulation des expositions produites, par les partenariats avec des institutions ou musées en Europe, par les livres publiés aux éditions GwinZegal et par le fruit des résidences et les réseaux d'artistes mobilisés.

Libéré derrière les barreaux de la prison

Le centre d'art GwinZegal va disposer d'un nouvel espace d'exposition, sur le site de la prison. Ce bloc de 150 m² aux normes muséales, qui sera équipé d'une centrale d'air, va lui ouvrir de nouveaux horizons. Les expositions pourront se tenir désormais toute l'année.

En mettant un pied en prison, le centre d'art GwinZegal va pouvoir exposer toute l'année et se libérer de plusieurs contraintes liées à l'espace François-Mitterrand, qui constituait son site principal d'exposition. « C'est un espace que l'on n'avait pas toute l'année. Il ne répond pas aux normes muséales », déclare Solange Reboul. En hiver, le niveau d'hygrométrie et de température constituait un frein incontournable pour exposer des œuvres photographiques. « C'est du papier. Elles sont sensibles à l'humidité et au froid. Et accessoirement, la personne qui garde l'expo est



Le site de l'ancienne prison a été restauré durant deux ans.

aussi sensible à l'humidité et au froid ». De novembre à mars, GwinZegal se trouvait ainsi dans l'incapacité de proposer des expositions.

Deuxième salle d'exposition

« Pour nous, ça va changer beaucoup d'avoir un lieu à l'année. On va être responsable et maître de la programmation

qu'il y aura aux murs et des événements liés à ce lieu. » L'espace François-Mitterrand est aussi un site partagé. GwinZegal n'était pas le seul occupant des lieux. Ce ne sera plus le cas dans le nouvel espace d'exposition de 150 m². « Dans le projet, une deuxième salle d'exposition doit être construite. Elles vont se faire face à face. Ce sont des

coûts importants. » Ce site sera ouvert au public du mercredi au dimanche, de 14 h à 18 h 30. Il est également propice à des installations extérieures.

Créer une vraie identité

L'espace dédié à GwinZegal, inauguré le 26 avril, est constitué de plusieurs volumes : le bloc exposition, l'accueil, des bureaux, une cafétéria et une pièce accueillant le fonds documentaire. Cette nouvelle configuration permettra à l'équipe de GwinZegal de poursuivre son travail dans des conditions bien meilleures : « ça n'a rien à voir de gérer un lieu à l'année et d'avoir à disposition un espace. On va pouvoir créer une vraie identité ».

« Autre avantage, c'est une salle aux normes muséales, ce qui est rare en Bretagne. On pourra accueillir des œuvres historiques, la salle étant équipée d'une centrale d'air. On va pouvoir emprunter des œuvres à Beaubourg. On ne pouvait pas le faire. Certaines institutions ne voulaient pas nous prêter des œuvres. C'est normal quand on n'est pas capable d'assurer l'hygrométrie et la température d'un lieu. Ce sont des œuvres qui ont beaucoup de valeur ».

Guingamp : quand l'ancienne prison devient un lieu culturel

Construite au XIX^{ème} siècle, à l'abandon depuis le milieu du XX^{ème}, la prison de Guingamp va connaître une seconde vie. Après plusieurs années de travaux, l'ancien centre pénitentiaire s'est transformé en lieu culturel. Il ouvre ses portes ce week-end au public.

Par Fabrice Leroy

Publié le 26/04/2019 à 15:34

C'est un bâtiment situé en plein cœur de Guingamp, à deux pas de la mairie et du jardin public.

Derrière de hauts murs d'enceinte, se cache l'ancien centre pénitentiaire.

Il fut construit entre 1836 et 1841 selon le modèle « Pennsylvanien » par l'architecte Louis Lorin, une construction remarquable, unique en Europe, qui lui vaut d'être classé aux monuments historiques depuis 1997. C'est ce classement qui l'a sauvé de l'oubli et sans doute de la destruction.

Désaffecté en 1951, après avoir abrité des détenus pendant près d'un siècle, l'édifice a été racheté par la ville en 1992. C'est elle qui a financé les travaux de rénovation pour accueillir notamment le centre d'art **Gwin Zegal** dédié à la photographie.



REGARDEZ VOIR

Samédi 27 avril 2019 par [Brigitte Potier](#)

L'échappée de la photographie en prison

4 minutes



Au sein de l'ancienne prison de Guingamp, le centre d'art Gwinzegal ouvre son nouvel espace. Pendant les deux ans de travaux dans la prison, le Centre d'art a poursuivi ses activités d'expositions, d'ateliers, de résidences et d'éditions. L'Échappée est le nom donné à ce week end inaugural du 26 au 28 avril.



Une prison devenu centre d'art © Gwinzegal

Guingamp a son équipe de foot légendaire mais aussi un centre d'art dédié à la photographie que Paul Cottin a créé et dirigé pendant de nombreuses années, il accueillait notamment des artistes en résidence : pour n'en citer qu'un Malick Sidibé qui en 2006 qui a installé son studio dans les côtes d'Armor ! C'est aujourd'hui Jérôme Sother qui dirige ce lieu qui rayonne au-delà de la Bretagne.

Le week end du 26, 27, 28 avril sont des jours festifs au [Centre d'art GwinZegal](#) car on inaugure les nouveaux lieux : La prison en plein cœur de la ville (8000 habitants). L'architecte Christophe Bataud a gardé l'authenticité et l'intégrité de ce monument historique classé, l'une des premières prisons à cellule individuelle, construite au début du XIXe siècle. L'unique petite porte qui régissait les entrées et les sorties des détenus a fait place à un large portail en acier et inox. La cour centrale a été reconstruite à l'identique. Des extensions contemporaines agrandissent les volumes d'expositions du bâtiment. Découverte du lieu et des expositions en direct de Gwinzegal avec le directeur de Gwinzegal, Jérôme Sother.

PHOTOGRAPHIE

En avant le centre d'art de Guingamp !

GwinZegal, un nouveau lieu de création artistique vient d'ouvrir en centre-ville, dans une ancienne prison restaurée. Un double événement qui se fête jusqu'au 9 juin.

Guingamp (Côtes-d'Armor), envoyée spéciale.

Les images du Malien Malick Sidibé (1936-2016), invité en résidence d'artiste en 2006 pour tenir studio dans ce coin de Bretagne, en reprenant les protocoles de ses prises de vue faites à Bamako, sont accrochées, treize ans après, sur les cimaises flambant neuves du « Centre d'art photographique d'intérêt national de Guingamp », qui a ouvert officiellement le 26 avril, en entrant dans ses murs.

L'exposition inaugurale « l'Échappée » réunit des œuvres récentes, inédites, et d'autres, plus anciennes, qui ont déjà marqué l'histoire de ce lieu. Les souvenirs remontent : Malick, au si doux strabisme, son boubou bleu, son âme joyeuse, toujours inquiète du devenir de son peuple peul, aujourd'hui si malmené, Malick, connu du monde entier pour son talent, faisant poser, sur fond de tissu rayé, face à son appareil Rollei sur trépied, toutes sortes de Bretons, enfant, postière, homme au vélo, Bigoudène, mais aussi touristes et saisonniers. C'est Paul Cottin, brillant homme de livres et de photographies, fondateur de l'association GwinZegal, à l'origine de la création du centre d'art, qui l'avait fait venir à Plouha, où Malick prenait le temps, à l'africaine, de discuter avec chaque client, « cassant, disait Paul, cette espèce de mur de verre qui peut exister, parfois, entre le photographe et son modèle ». Un très beau travail documentaire acquis par le Frac et montré dans les gares.

Une équipe de foot en Ligue 1

C'est un événement qu'en cette petite ville rurale, l'une des plus pauvres de Bretagne, réputée pour son équipe de football de Ligue 1, l'En Avant de Guingamp, ce centre d'art ait pu prendre racine. Son soutien constant aux artistes et à la création, son travail de tous les jours dans les établissements scolaires, sa production d'une quarantaine de livres de qualité ont convaincu la Drac Bretagne, la région, le conseil départemental, Guingamp-Pâmpol Agglomération, la ville et son maire, Philippe Le Goff, de financer ce projet d'envergure.

Mais le défi est aussi ailleurs : ce que le directeur du centre, Jérôme Sother, et son équipe fêtent ce jour-là avec les photographes, la population venue nombreuse, dans une belle humeur joyeuse, exposition, théâtre, concerts, slam et poésie à l'appui, c'est la réhabilitation de la très singulière ancienne prison cellulaire, monument historique du XIX^e siècle classé, pensé par Tocqueville et qui, de lieu carcéral, se transforme en lieu de création, de diffusion de l'art.

La petite porte a fait place à un large portail. La cour centrale, toute de pierre et de bois, est reconstruite à l'identique. Un centre de ressources et une bibliothèque pour enfants ont été créés. Dans deux extensions contemporaines d'acier et de verre, aux normes muséales,



Des jeunes supporters de foot de Guingamp vus par le photographe anglais Mark Neville. Mark Neville

prendront place deux salles d'exposition de 150 m². La première accueille déjà les images de Malick Sidibé. Et aussi celles, très récentes, senties, vécues, pleines de matière, d'Alexandra Catière, partie dans les fest-noz à la recherche de l'essentiel, un je-ne-sais-quoi dans les visages disant nos fragilités. Il y a aussi les photos de Mark Neville, à se demander, vu leur éclairage, si elles sont vraies alors que, dans la grande tradition du documentaire britannique, il a porté son attention sur le rapport de l'homme à l'animal et sur la fougue des jeunes supporters de foot, dont les portraits sont déployés sur les grilles du stade Roudourou de 15 000 places...

Catioles, jobelines et poupettes

Dans une ancienne cellule, on est interpellé par la vidéo de Raphaël Dallaporta, qui a piégé toutes les mues du bâtiment et de son environnement depuis deux ans.

Hallucinant ! À l'emplacement de la deuxième salle, à venir, on retrouve avec plaisir le rigoureux travail sériel de Charles Fréger (2015) sur les coffes bretonnes qui, portées par des filles à l'aise dans leur époque, racontent l'appartenance sociale, l'attente ou le deuil.

À l'espace François-Mitterrand, on se régale de la représentation des gens du voyage par Samuel Gratacap. Aurore Bagarry n'en a pas fini avec la géologie. Après les glaciers, elle braque sa chambre sur les strates de la terre, alors que Mathieu Pernot choisit de transformer les blockhaus de la guerre en camera obscura. Prochaine exposition, très attendue : le Notre-Dame-des-Landes de Bruno Serralongue... ●

MAGALI JAUFFRET

Centre d'art GwinZegal, 4, rue Auguste-Pavie, Guingamp. Entrée libre du mercredi au dimanche de 14 heures à 18h30.

Exposition

Guingamp, son club de foot, ses élevages de porcs, son centre d'art photographique

Par Nathalie Marchetti, publié le 09/05/2019 à 16:16



Un couple d'adolescents aux coiffures yéyé, Guingamp (2016-2019). (Mark Neville)

Le centre d'art de GwinZegal a inauguré son nouveau lieu dans l'ancienne prison de Guingamp, en Bretagne. Il met à l'honneur les portraits expressifs du photographe anglais Mark Neville.

Guingamp compte 7000 habitants. Son stade de Roudourou, 19 000 places. Ce grand écart dit toute l'importance du club de football local, l'En Avant Guingamp. La ville bretonne est l'une des plus petites au monde à avoir une formation évoluant dans l'élite d'un championnat national (Ligue 1). Autre richesse, la région est la plus importante terre agricole de France et abrite un nombre impressionnant d'exploitations d'élevage porcin : 8 millions d'animaux pour 3,3 millions de Bretons... Sportive et rurale de haut niveau, Guingamp est pourtant la municipalité la plus pauvre des Côtes-d'Armor. Il n'en fallait pas plus pour inspirer Mark Neville, photographe anglais reconnu pour sa pratique engagée dans l'observation des aspérités de la société et son talent à bousculer les clichés.

Il a sillonné Guingamp et ses alentours à la rencontre des gens qui vivent là et a constitué une série impressionnante de portraits sur leurs lieux de vie, de travail ou de loisir. Du stade de foot aux usines agroalimentaires, des élevages de porcs aux fêtes celtiques, de la plage à la ville, Mark Neville pose un regard bienveillant et optimiste, avec une touche d'humour british, sur ses modèles tous consentants, surpris dans leur élan par un léger coup de flash.

Le photographe a l'art de capter la vie sans mise en scène, et réussit dans chaque image à créer un tableau hyperréaliste où chaque personne devient un personnage. Cette fresque humaine dessine, du particulier au général, l'identité et l'esprit communautaire de cette cité atypique. Un couple d'adolescents saisi avec des coiffures d'un autre âge sur un banc aux lignes multicolores, une dame figée à la chaîne de triage de pommes de terre d'une usine agroalimentaire, les supporters de l'En Avant exultant après une victoire, un petit garçon regardant le match comme on contemple un coucher de soleil, Marie-Paule, éleveuse et rêveuse, qui pose avec un porcelet sur une épave de voiture, assumant les marques de son dur labeur.

Les clichés sont exposés à Guingamp dans la nouvelle salle du centre d'art GwinZegal ainsi qu'à l'extérieur, où une quarantaine de grands tirages sont accrochés aux grilles du stade de foot. Comme à son habitude, Mark Neville restitue à la population la beauté de ses rencontres. Emblématique de son approche immersive, ce projet baptisé *Parade* a été réalisé lors d'une résidence de 3 ans pour GwinZegal.

Rencontres et échanges sont les maîtres mots du centre d'art de GwinZegal, qui oeuvre à échelle locale et rayonne à l'international pour la création, la diffusion et la médiation de la photographie depuis plus de 15 ans et vient d'être labellisé d'intérêt national. Les codirecteurs Jérôme Sothier et Solange Reboul et leur petite équipe ont enfin trouvé un espace à la mesure de leurs actions dans les murs de l'ancienne prison, datant du début du XIXe siècle et classée monument historique.



Une bande de filles dans la rue principale de Guingamp (2016-2019). Photo Mark Neville

Aujourd'hui, après deux ans de travaux, on entre dans ce lieu avec un sentiment de légèreté, malgré sa destination d'origine. Le bâtiment évoque une grande maison coloniale avec son patio et ses coursives en bois. Il s'est agrandi d'un espace d'exposition de 160 m2 aux normes muséales.

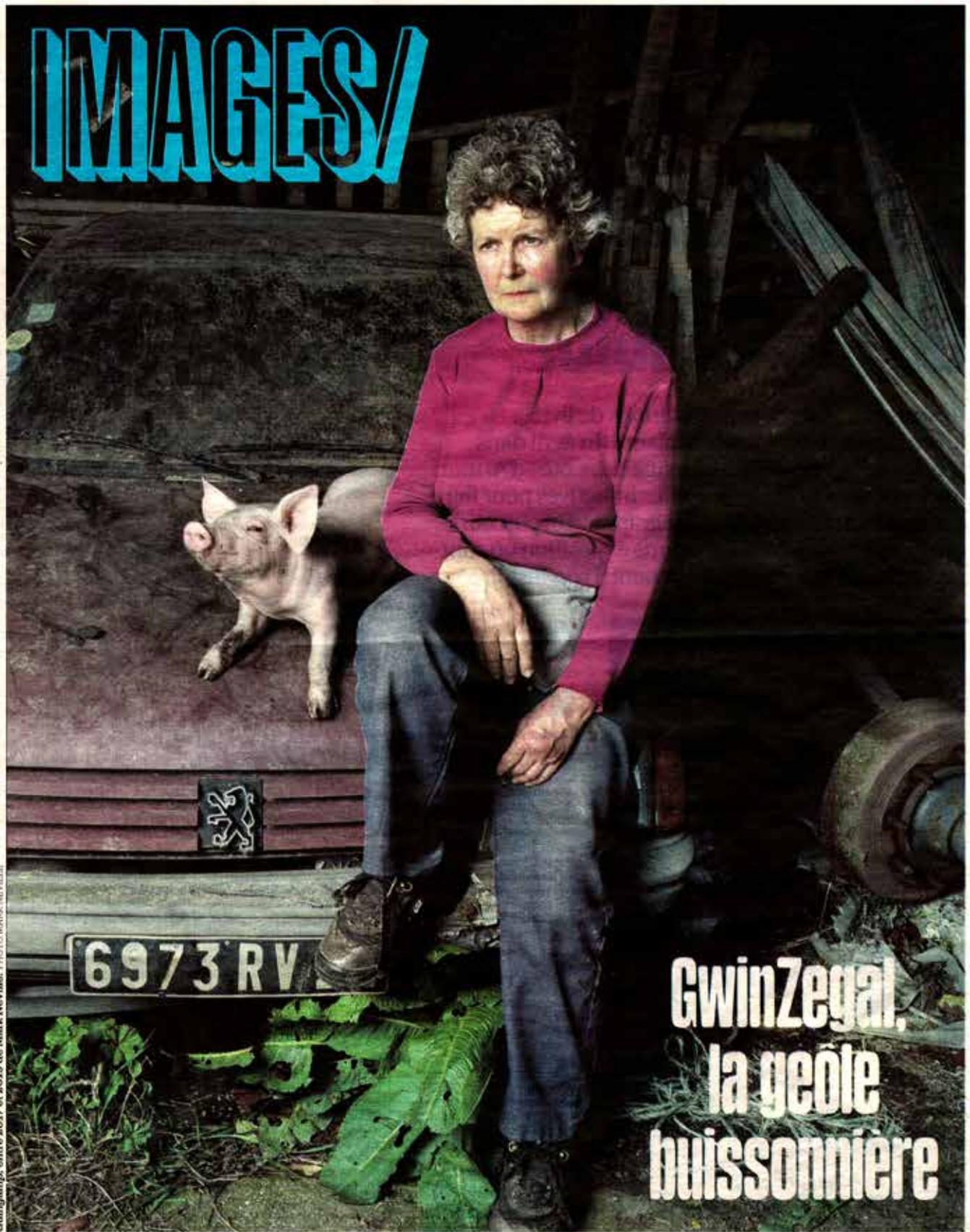
Aux côtés de Mark Neville, sept autres artistes d'horizons différents mais sensiblement axés sur le documentaire présentent le fruit de leur résidence pour le Centre. Dans cette exposition collective au nom évocateur de *L'Echappée*, chacun a travaillé dans un format et une temporalité libres, le seul impératif étant de mener un projet sur le territoire. Ils ont exploré le périmètre et les paysages, la réalité et l'imaginaire breton, multipliant les écritures photographiques. Un bel élan pour le rayonnement culturel de Guingamp. En avant GwinZegal !

Exposition, *L'échappée*. Centre d'art de GwinZegal, Espace François Mitterrand et Stade du Roudourou, Guingamp (Côtes-d'Armor). <https://gwinzegal.com/>

Livre *Parade* de Mark Neville, éditions GwinZegal, 30€.

IMAGES/

Guingamp, entre 2017 et 2019 de Mark Neville. PHOTO MARK NEVILLE



Gwin Zegal,
la geôle
buissonnière

A Guingamp, «l'Echappée» du pénitencier

Résidences, ateliers, expos, éditions de livre... le centre d'art GwinZegal, implanté fin avril dans l'ancienne prison de la commune des Côtes-d'Armor, multiplie depuis dix-sept ans les initiatives pour faire connaître et défendre la photographie. Un parcours exceptionnel qui fait l'objet d'une exposition où sont rassemblés les artistes qui ont nourri son histoire.



La prison de Guingamp où GwinZegal s'est installé. PHOTO DR

Par
JÉRÉMY PIETTE
Envoyé spécial à Guingamp

«**C** est un lieu de châti-ment qui devient lieu

de création», nous dit l'artiste Raphaël Dallaporta, à propos du centre d'art de GwinZegal qui, depuis fin avril, a trouvé, avec le soutien de la ville de Guingamp, un bel écran de pierre dans l'ancienne prison de la commune des Côtes-d'Armor (l'un des premiers pénitenciers cellulaires en France) construite entre 1836 et 1841. C'est d'ailleurs dans l'obscurité d'une sombre geôle que l'artiste français de 38 ans, qui a connu GwinZegal il y a bien dix ans, nous présente une première vidéo (*Eclotion*) issue de son projet baptisé *Mue*, réalisée avec l'aide de quelques pièges photographiques (façon vidéosurveillance carcérale) qui quadrillent, depuis 2017, divers endroits de la prison alors en travaux, de la cour intérieure au chemin de ronde. «*Je joue avec la nature d'outils de surveillance qui deviennent ici outils d'expressions.*» La vidéo compresse et regroupe, sur deux ans, 20 000 images à l'aide de divers algorithmes – non pas sous le dictat des jours qui passent, chronologiques, mais par la similitude d'instantanés capturés : la chute d'une feuille, un mur qui tombe, le vif passage d'un oiseau, la pose d'un échafaudage... l'être vivant, bien que présent, s'efface dans la fluidité et la rapidité du montage (aussi géré



Bretonnes (2014), de Charles Fréger. PHOTO CHARLES FRÉGER

par les algorithmes), comme au profit d'un monde qui irait bien plus vite que lui, et dont il ne saisirait pas tout à fait la portée imprévisible. *Mue* se distingue comme le symbole d'un temps à plusieurs directions et surtout comme partie intégrante de l'exposition collective «l'Echappée» qui réunit, comme une synthèse du rayonnement de GwinZegal sur plus de quinze ans de rencontres et échanges artistiques, les œuvres inédites et plus anciennes d'artistes en tout genre, de Samuel Gratacap au célèbre Malien Malick Sidibé, en passant par Charles Fréger et Alexandra Catière. Dans un même geste, cette nouvelle exposition inaugure la prise de possession de la prison rénovée avec sa nouvelle salle de 150 m², pensée par l'architecte Christophe Batard, en plus bien sûr d'autres lieux alentours que l'association continue d'investir, comme l'espace François-Mitterrand à l'hô-

tel de ville, qu'elle utilise de manière temporaire car ce dernier ne répond pas à toutes les normes muséales. Autant avoir un solide refuge.

Effervescence

Le chemin parcouru par le centre d'art GwinZegal forme un «*prolongement logique de tout ce que nous avons mené jusque-là sur le territoire*», explique Jérôme Sother, l'un des codirecteurs de cette association fondée en 2002 par Paul Cottin (désormais retraité), «*c'est-à-dire la création de résidences, d'expositions, de livres avec notre propre maison d'édition* [comme celui d'Henk Wildschut, *Ville de Calais*, qui a reçu le prix du livre d'auteur aux Rencontres d'Arles en 2017, ndr], *ainsi que les nombreuses interventions menées dans les écoles avec des ateliers, et notre rayonnement à l'étranger*». Ainsi, GwinZegal n'a eu de cesse de faire prospérer et de mettre en valeur, projet par projet, la photogra-



sont de nouveau visibles dans l'exposition «l'Échappée», comme une sorte de symbole des premiers paris gagnants.

C'est en 2010 que l'association GwinZegal, jusque-là portée par des bénévoles, arrive définitivement à Guingamp, créant trois postes de salariés (aujourd'hui, il y en a cinq). Elle se loge dans un étroit local en face de la prison et multiplie les interventions artistiques, en particulier dans les écoles et les Ehpad. Plus de 180 ateliers dans quelque 90 structures ont été initiés jusque-là. Solange Reboul, codirectrice et compagne de Jérôme Sother: «Ce qui m'intéresse le plus ici, c'est la configuration géographique, le côté petite ville. Le public que l'on touche avec la médiation et les expositions est très curieux et n'a pas accès à la photographie contemporaine autant qu'il le pourrait ou le voudrait. C'est à nous de les conquérir.» Les dirigeants, nés en 1975, affichent une sensibilité artistique aiguë, mûrie lors de leur formation commune à l'École de photographie de Vevey. Jérôme Sother: «Je trouve que ce que je fais ici est tout aussi intéressant que ce que je menais en tant qu'artiste. Nous participons à une phase de création qui est la création des autres.»

Empreintes

De grands noms se succéderont au fil des années: en 2008, GwinZegal reçoit le Danois Jacob Holdt; en 2011, ils initient une nouvelle résidence avec Charles Fréger, féru de tenues traditionnelles tous horizons confondus, dont on peut retrouver à présent les Bretonnes dans la cour de la prison. Dans «l'Échappée», on peut également voir les photographies de Mathieu Pernot qui transforme des bunkers en camera obscura, ou celles, fascinantes, d'Aurore Bagarry qui se tourne vers les roches, empreintes géologiques et gardiennes du canal de La Manche. Samuel Gratacap n'est pas loin, lui qui s'est approché de la communauté des gens du voyage. Puis il y a le Britannique Mark Neville (*lire ci-contre*), en majesté et queue de comète de la dernière résidence en date qui reçoit au vernissage tous les compliments d'une communauté costarmoricaine émue de voir que l'on s'intéresse à elle – à l'exception peut-être de cette dame, qui s'exclame, «Moi, ça m'énerve, ces photos! C'est à la mode du P'tit Quinquin. Mais tout le monde n'est pas Dumont merde!» tandis que, non loin, cet autre monsieur découvre ce soir-là, en grand, un cliché où il pose en bleu de travail, un petit chat blanc dans les bras. Il médite: «Cela fait bizarre de se voir là. Je ne me trouve pas très beau [rires], mais c'est naturel.» En tout cas, les Guingampais et autres visiteurs de passage ne sont pas avares de réactions face aux images, à croire que leurs regards d'esthètes n'attendaient que d'être plus ou mieux sollicités. GwinZegal s'en est chargé. ◆

L'ÉCHAPPÉE au Centre d'art GwinZegal à Guingamp (22), jusqu'au 9 juin. Rens.: Gwinzegal.com

Mark Neville, mise En avant

Pendant trois ans, le photographe anglais a suivi les supporters du club de foot et les habitants de Guingamp. Un regard où la tendresse se cache dans les détails.

«Avec pas loin de 6 millions de cochons pour une population de 3,2 millions d'habitants, on pourrait penser – c'est une vision somme toute orwellienne – qu'un beau jour les porcs prendront le contrôle de la Bretagne», plaisante le Britannique Mark Neville. Derrière lui trône l'une de ses photographies argentique: on y voit une agricultrice, Marie-Pierre, pull-over rose fuchsia en écho à cette légère couperose qui lui colore les joues, confortablement assise sur le capot d'une vieille Peugeot crado, tandis qu'un porcelet, très digne, se tient comme d'égal à égal à ses côtés, avec ce petit quelque chose de défiance dans le regard. Nous sommes au vernissage de l'exposition collective «l'Échappée» dans l'ancienne prison et nouvel écrivain du centre d'art GwinZegal, à Guingamp. Mark Neville, Londonien poivre et sel de 53 ans, présente sa dernière série photo en date intitulée *Parade*, et fruit d'une résidence de trois ans dans la commune des Côtes-d'Armor. L'artiste, passé par le Goldsmiths College à Londres, puis la Rijksakademie d'Amsterdam, s'est notamment fait connaître grâce à sa série «*The Helmand Work*» (2011), dans laquelle il suivait la brigade aérienne 16 Air Assault en faction dans la province de l'Helmand, en Afghanistan. Il en revint avec un état de stress post-traumatique (ESPT), dont les séquelles, les siennes comme celles des soldats, donnent chair à l'ouvrage *Battle Against Stigma* (2015). Mille exemplaires seront distribués gratuitement à des bibliothèques de prison, des vétérans sans domicile et à des associations caritatives.

Dieu grec. La première fois qu'il expose en 2016 à GwinZegal (alors à l'espace François-Mitterrand) aux côtés de Chris Killip et de l'excellent Tom Wood, Neville apprend tout juste les résultats du référendum donnant le Brexit gagnant. «J'ai honte», annonce-t-il en début de discours, tandis qu'il présente l'une de ses premières séries, intitulée «*Port Glasgow*», ville d'Écosse et ancien cœur battant de la construction

navale où il a vécu dix-huit mois entre 2004 et 2005. Fêtes dans de petits pubs, rassemblements, danses de village, le photographe capte alors, avec une grande sensibilité et beaucoup de chaleur, la jeunesse d'un milieu ouvrier, ses travailleurs, ses familles dans une approche oscillant entre documentaire social sur les us et coutumes d'une communauté, et sacralisation d'un quotidien détourné sous le feu de puissants projecteurs (ou flashes).

C'est avec ce même regard intimiste qu'il se plonge dans cette nouvelle résidence au cœur de Guingamp, commune surtout identifiée pour son équipe de football – cette saison encore en Ligue 1 –, l'En avant. Premier tour de piste avec les supporters du club justement: sur les clichés, un jeune garçon dans les gradins agit son drapeau rouge, noir, blanc (avec triskèle), affichant une posture de simili-Création d'Adam. Plus troublant encore, ce joueur junior dans les vestiaires, avec pose de dieu grec en son royaume des crampons. Neville s'attarde sur les moindres détails, même infimes comme les fissures dans un mur, ou les traces quelque peu estompées d'un crayon sur le visage, détails qu'il ramène à la vie tout comme à la surface de l'image. D'autres portraits sont pris à la volée. Les regards s'écarquillent. Les grimaces involontaires se figent. Quarante photographies s'exhibent sur les grilles de l'allée du stade du Roudourou, tandis que l'autre moitié est montrée à GwinZegal.

«**Subtilités.**» Neville découvre, une fois le maillot des supporters tombé, une plus ample communauté encore, majoritairement agricole. Jean-Roc, par exemple, «une sorte d'homme qui murmure à l'oreille des chevaux [...] et qui a passé sa vie à travailler avec des animaux maltraités». Il y a aussi Egan, garçon d'une ferme écologique – que l'on retrouve sur une image phare – près de deux cochons étendus, lascifs même. Étrange cliché au seuil de la sensualité qui laisse percer quelque chose de comique et de solennel. Un lien tacite et complice relie cet homme aux bêtes qui reconnaissent sa voix. Leur destin est pourtant scellé, elles finiront probablement en pâté.

«Selon moi si l'on regarde une image et que l'on comprend exactement ce qui s'y passe, alors ce n'est pas une bonne image, affirme Neville. Je déteste le travail de Martin Parr aujourd'hui que je trouve profondément plus cynique que tendre... Je ne parle pas de ses premières photos des années 70. J'espère seulement que mon approche contient bien plus de subtilités et de couches de lectures possibles. Je dois prendre mille photos par an. Il doit y en avoir trois à quatre chaque fois que je trouve être vraiment, en ce sens-là, de belles images.»

J.Pi. (à Guingamp)



Guingamp, entre 2017 et 2019, de Mark Neville. PHOTO MARK NEVILLE



Centre d'art GwinZegal

Le centre d'art contemporain, GwinZegal de Guingamp.

CENTRES D'ART**Guingamp reconvertit sa prison**

Construite entre 1836 et 1841 sur le modèle « pennsylvanien », par l'architecte Louis Lorin, la prison de Guingamp (Côtes-d'Armor), officiellement désaffectée en 1951, est une construction unique en Europe, qui lui vaut d'être classée aux monuments historiques depuis 1997. Après deux ans de travaux (architecte Christophe Batard), d'un montant de 7 millions d'euros, l'ancien centre pénitentiaire a changé de vocation pour accueillir, depuis fin avril, un centre d'art contemporain, GwinZegal, dédié notamment à la photographie. Le lieu comprend également un centre de ressources sur l'architecture et le patrimoine, des aménagements pour les enfants et un parcours sonore immersif en lien avec l'histoire du lieu (trois cellules ont à cet effet été maintenues en l'état). Le chantier de réhabilitation, porté par la commune, se poursuivra en septembre, avec la restauration des murs d'enceinte, des cours intérieures et la création d'escaliers.

FRANÇOISE-ALINE BLAIN

« L'Échappée », jusqu'au 9 juin, avec Malick Sidibé, Charles Fréger, Mathieu Pernot, Roman Signer...
gwinzegal.com

LITTÉRATURE**Gérard de Villiers ne fait pas d'étincelles**

Les tapuscrits et objets personnels du romancier Gérard de Villiers, créateur de la série SAS, n'ont pas séduit les acheteurs lors d'enchères lundi soir chez Cornette de Saint Cyr à Paris. Les 180 tapuscrits (textes dactylographiés), objets et archives de l'écrivain disparu en octobre 2013 ont rapporté un peu plus de 50 000 euros. *La liste Hariri*, le 181^e volume de la collection, a été adjugé pour 1 480 euros, les autres ne dépassant pas en moyenne les 400 euros. Le bureau de l'écrivain n'a pas davantage motivé les dévots : estimé entre 800 et 1 000 euros, il a été adjugé 850 euros.

R.P. (AVEC AFP)
comettedesaintcyr.fr

6 /

NOMINATIONS**Lanka Tattersall aux dessins du MoMA**

Le MoMA de New York vient d'annoncer le retour de Lanka Tattersall, qui avait déjà travaillé au musée de 2010 à 2014 en tant qu'assistante conservatrice au département des peintures et



des sculptures. Elle revient pour occuper, à partir du 1^{er} juillet, le poste de conservatrice des dessins et des estampes, sous l'autorité de Christophe Cherix, chef du département. Elle arrive du Museum of Contemporary Art de Los Angeles, où elle a assuré le commissariat de plusieurs expositions, notamment celles consacrées à Hito Steyerl (2016), Lauren Halsey (2018) et à Brassai, Arbus et Goldin (2018). Titulaire d'un BA de la Wesleyan University et d'un MA de Columbia, Lanka Tattersall a un PhD en cours en histoire de l'art et architecture à Harvard.

RAFAEL PIC
moma.org

Photo: Hannah Breidny

A Guingamp, les images s'échappent en prison et au stade

Le centre d'art GwinZegal, spécialisé dans la photo contemporaine, s'est installé dans un bâtiment classé du XIX^e siècle

PHOTOGRAPHIE

GUINGAMP (CÔTES D'ARMOR)

La petite ville bretonne de Guingamp, avec ses 7 000 habitants, est surtout connue pour son équipe de foot, l'En avant. Et pour ses vibrants supporteurs qui parviennent à remplir le stade de Roudourou, qui contient pourtant 19 000 places. Mais il n'y a pas que le foot à Guingamp, il y a aussi... une prison.

Le bâtiment, désaffecté depuis cinquante ans, se dresse en plein centre-ville. Inauguré en 1841 selon le modèle « pennsylvanien » vanté par Tocqueville, tout en symétries et alignements, l'endroit est plutôt coquet malgré les souffrances qu'il a abritées. Ses élégantes colonnes de bois gris-bleu réparties autour de sa cour intérieure pavée et ses toits d'ardoise lui donnaient presque une al-

lure de monastère, d'autant qu'une petite frise rouge décorative court tout le long du bâtiment – même si le motif abstrait a sans doute été inspiré à l'origine par des menottes. Les 35 cellules, sur deux étages tout autour de la cour, sont fermées par de belles portes massives en bois : la prison, rompant avec les taudis connus à l'époque, était l'une des premières à offrir des espaces individuels aux prisonniers, suivant l'idée que l'isolement était nécessaire à la « réforme » des criminels.

Le 26 avril, un ruppert et une artiste circassienne ont occupé la cour pour marquer un changement d'ère : après deux ans de travaux, l'endroit est désormais ouvert gratuitement au public et abrite un centre d'art consacré à la photographie contemporaine, GwinZegal, doté d'un espace d'expositions de 150 m² aux normes muséales. « Jusqu'ici, nous occu-

piions des lieux de la ville trop humides l'hiver pour exposer des images. Désormais, nous pourrions emprunter des œuvres au Centre Pompidou », explique Jérôme Sothier, directeur de GwinZegal avec Solange Reboul. Poser ses valises dans un mo-

ment classé tient toutefois de la gageure : certes, les coûts de restauration de la première tranche de travaux (2,7 millions d'euros) ont été financés en grande partie par le ministère de la culture, le reste étant apporté par la Fondation du patrimoine, la ville et la région. Et le bâtiment a bénéficié de travaux dans les règles de l'art, effectués selon les techniques anciennes (murs peints à la chaux, cour repavée avec les pierres du coin, chevilles en bois...). Mais impossible de toucher à son intégrité, ne serait-ce que pour y planter un clou. Compliqué, donc, d'y accrocher des photos.

Fermier bio super-héros

GwinZegal a travaillé avec l'architecte des Bâtiments de France Christophe Batard pour contourner le problème : les bureaux de l'association ont été installés dans les cellules alors que la salle d'expositions dernier cri est un simple cube posé dans l'une des quatre cours, avec des murs coulissants qui permettent de faire entrer la lumière. Une autre tranche de travaux, prévue à partir de septembre, permettra de restaurer les cellules à l'étage et le chemin de ronde, d'installer un ascenseur et à terme d'implanter dans une autre cour un second espace d'exposition – ce qui portera l'ensemble du projet à 7 millions d'euros.

Pour GwinZegal, fondé à Plouha par le dynamique Paul Cottin, aujourd'hui retraité, la prison manque moins un départ qu'un aboutissement. Depuis quinze ans, l'association déroule un programme exigeant de photo contemporaine dans une région très rurale : des résidences avec des artistes internationaux, des

expositions créées sur place, une maison d'édition récompensée de plusieurs prix et des actions pédagogiques. « On a une vision de la résidence plutôt souple, explique Jérôme Sothier, les photographes vont et viennent, reviennent, prennent le temps qu'il faut. Et c'est clair qu'ils ne viennent pas là pour l'argent ! »

Pour son exposition inaugurale intitulée avec malice « L'Échappée », GwinZegal revient sur son histoire en présentant les productions de onze photographes passés par là : Mathieu Pernot et ses camera obscura construites dans des bunkers sur la côte, Malick Sidibé, le portraitiste malien qui avait installé son studio photo sur la place du marché, Aurore Bagarry, qui s'est penchée sur la formation géologique du territoire avec ses paysages aux couleurs surmaturelles. Ou Charles Fréger, qui montre en plein air, dans une des cours, ses variations sur les colles bretonnes. D'autres artistes ont travaillé plus spécifiquement sur la prison, comme Raphaël Dallaporta, qui a réalisé une vidéo du chantier à partir de caméras de surveillance.

Mais l'exposition la plus importante, et la plus réussie, s'échappe de la prison pour s'étaler sous forme d'immenses bâches à l'en-

trée du Roudourou. Comme un miroir pour les Guingampais, le photographe britannique Mark Neville, portraitiste hors pair, en résidence dans la ville ces dernières années, a porté un regard acéré sur les habitants dans leur quotidien, du stade de foot aux fermes, des fest-noz aux parties de chasse, en commençant par les impayables supporteurs de l'En avant. Grâce au club et à son entourage, il a pu ensuite entrer dans les usines agroalimentaires, principale activité de la région, et photographier les pommets de terre qui voient, les poulets en batterie et les emplacements de boîtes de conserve.

Un fermier bio pose comme un super-héros entouré de ses cochons, une supporteuse au teint de perle semble téléportée au milieu des gradins du stade, des danseuses en costume traditionnel se coiffent sous le regard de leur mascotte Pokémon : les portraits, réunis dans un livre très pensé, disent avec réalisme et une bonne dose d'humour la diversité des populations qui se croisent, l'entrechoquement des traditions et des loisirs modernes, les conditions de travail souvent rudes. Cette galerie de portraits a d'ores et déjà battu tous les records de fréquentation de GwinZegal : 19 000 visiteurs à chaque match, et 40 000 sur le compte Instagram de l'En avant de Guingamp ■

CLAIRE GUILLOT

L'Échappée. Centre d'art GwinZegal, ancienne prison, 4, rue Auguste Pivé, Guingamp. Tél. : 02 96 44 27 78. Du mercredi au dimanche de 14 heures à 18 h 30. Jusqu'au 9 juin, également à l'espace François-Mitterrand et au stade de Roudourou. GwinZegal.com.



« Parade », de Mark Neville. MARK NEVILLE



LIBRE
COMME
L'ART

VISITEZ DIJON !

Offrez-vous un week-end épicurien
Dijon, Cité des arts et du patrimoine par excellence, ville natale de
Oustave Eiffel, située à moins de 2h de Paris et Lyon, est la porte
centrale idéale pour parcourir des vignobles millénaires classés au
patrimoine mondial de l'Unesco, flâner dans le centre historique et
découvrir un musée des Beaux-Arts d'exception logé dans le
somptueux palais des ducs de Bourgogne.

just
dijon
to visit

CINÉMA

« Aladdin » caracole au box-office nord-américain

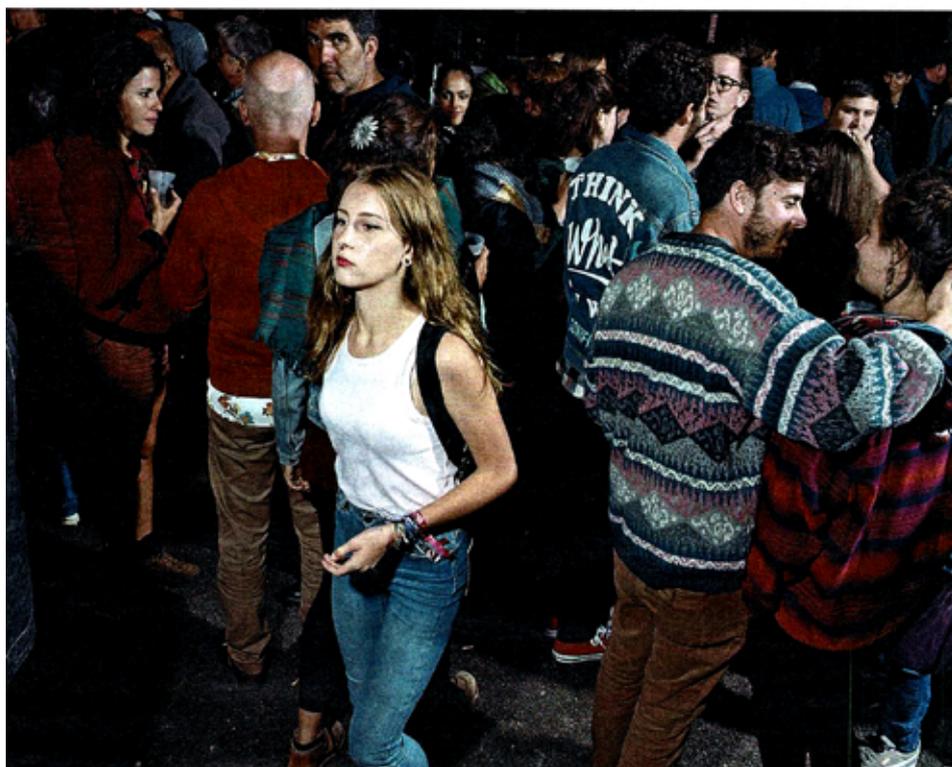
Après le succès de *Avengers - Épiphanie*, Disney a de nouveau pris la tête du box-office américain avec *Aladdin*, qui a recoté 86,1 millions de dollars (77 millions d'euros) de recettes de vendredi à dimanche. Adapté du dessin animé qui avait marqué, en 1992, le retour de la maison de Mickey sur le

PATRIMOINE

La réplique d'une statue géante de l'île de Pâques proposée au British Museum

Une réplique d'une des célèbres statues monumentales (*moaï*) de l'île de Pâques, exposée au British Museum de Londres, devait arriver mardi 28 mai, au Chili, afin que des sculpteurs en réalisent une copie en basalte, qui

me-Uni en 1868 par Richard Powell, qui l'avait alors offert à la reine Victoria. Des représentants de la communauté insulaire et du gouvernement chilien se sont rendus en novembre 2018, à Londres, pour proposer un échange entre la copie et la statue de 2,42 mètres de hauteur. Les deux parties se sont mises d'accord pour explorer la piste



L'ÉCHAPPÉE

PHOTO
COLLECTIF

Des rivages, des champs, des supporters bouillants... Guingamp s'expose sous toutes ses facettes, dans une prison devenue un lieu phare de la photo locale.

TT

Produire de la photographie locale est une spécificité de la petite ville de Guingamp. Depuis une quinzaine d'années, le Centre d'art GwinZegal passe commande à des photographes de toutes nationalités, avec pour seule obligation de travailler sur la cité bretonne et ses environs. Une sélection de ces travaux est présentée dans l'ancienne prison du centre-ville, classée en 1970 patrimoine historique. Entièrement rénové, ce bâtiment de granit et de bois abrite désormais une salle d'exposition contemporaine, parmi les plus belles de France. Peuplée d'à peine 7 000 habitants, Guingamp n'est plus vraiment une cité comme les autres sous le regard d'une dizaine

d'artistes abordant toutes les particularités locales – des paysages à la diversité des communautés établies sur ce territoire à vocation agricole.

En quelques images, Malick Sidibé (1935-2016) réalisa ainsi un document précis sur la vie rurale des Côtes-d'Armor. Ayant recréé, en 2006, un studio identique au sien (à Bamako) dans plusieurs petites communes aux alentours de Guingamp, le Malien a révélé les identités de ses modèles avec une joyeuse simplicité, en les faisant poser accompagnés des objets qui les personnalisent : la postière à côté de sa mobyette, ces deux dames âgées sur les chaises qu'elles sortent l'été devant le pas de leur porte pour bavarder... Le Français Mathieu Pernot (né en 1970),

Les aficionados de l'équipe de foot En avant de Guingamp, photographiés par Mark Neville.

lui, a remis à l'honneur le vieux procédé de la *camera obscura* pour obtenir de stupéfiantes vues de bord de mer de l'intérieur d'un blockhaus.

Si on devait attribuer une Palme d'or, elle reviendrait à l'Anglais Mark Neville (né en 1966), qui a suivi trois ans durant amis et familles des supporters de l'équipe de football En avant de Guingamp qui attire dans son stade le double de la population de la ville. Suivant la tradition documentaire britannique, celui-ci apporte une touche de fantastique à ses images en les prenant au flash en plein jour. L'artiste révèle subtilement les lignes de fracture d'une région tirant sa richesse de l'élevage intensif. Aux poules entassées, compactées dans un hangar sans fenêtre, il oppose le portrait en plein air d'un jeune élevant ses porcs en liberté. Exposées aussi sur les grilles du stade, ses photos douces et empathiques font l'objet d'une publication par GwinZegal 1, également maison d'édition. Une autre facette de cette association qui innove intelligemment la vie locale. Le ministère de la Culture vient d'ailleurs de lui décerner le statut recherché de centre d'art d'intérêt national. Un exemple à suivre...

– **Luc Desbenoit**

1 *Parade*, de Mark Neville, éd. GwinZegal, 134 p., 30 €.

| Jusqu'au 9 juin, Centre d'art GwinZegal, Guingamp (22). Tél. : 02 96 44 27 78.

LE MONDE EN SPHÈRES

OBJETS D'ART, PEINTURES, MANUSCRITS...

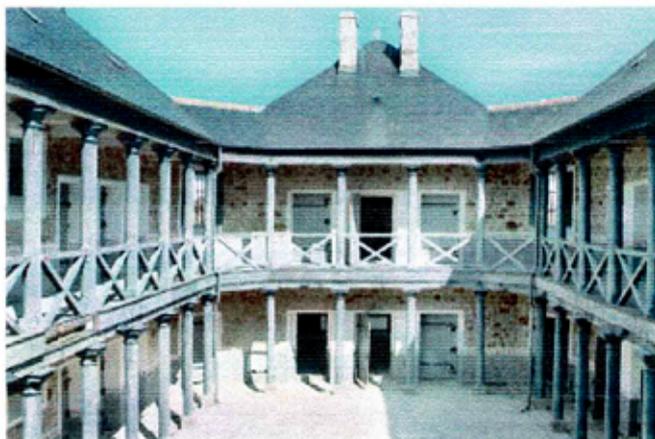
TT

Outils de recherche, de pédagogie, de navigation, mais aussi objets d'ornementation, les globes terrestres, globes célestes et sphères armillaires sont au cœur de cette riche exposition scientifique, esthétique et historique qui se tient à la BnF. On y restitue la vision du monde en cours dans les cités grecques antiques, notamment selon l'astronome et astrologue Ptolémée (90-168), le succès rapide de ces objets dans le monde islamique, le triomphe du modèle sphérique au XVI^e siècle, les avancées obtenues grâce aux cosmographes – dont Gérard Mercator (1512-1594), à qui l'on doit les mappes

GWINZEGAL LA PHOTOGRAPHIE BIEN ANCRÉE

À Guingamp, le centre d'art GwinZegal a investi l'ancienne prison. Histoire de poursuivre dans une architecture originale le travail d'ouverture à la photographie de tout un territoire, poursuivi depuis près de vingt ans.

par Alain-Gabriel Monot



Le centre d'art GwinZegal s'est installé au printemps dans la prison de Guingamp, site patrimonial classé monument historique et réhabilité depuis 2013.

Au pied d'une falaise sur le littoral de la commune costarmoricaine de Plouha, Gwin Zegal est d'abord l'un des derniers ports à pieux d'Europe. Balayé de vagues courtes et aiguës mal contenues par l'éperon rocheux derrière lequel il fait semblant de s'abriter, il donne un peu froid aux yeux. Et le vertige. Et la haute conscience de la beauté de ces parages océaniques déchiquetés.

À vingt kilomètres de là, le centre d'art et de recherche photographique de Guingamp, fondé en 2002 sous le statut d'association à but non lucratif, a repris ce nom de GwinZegal. Il se définit comme "une plate-forme de travail pour aborder les différentes facettes de la photographie telle qu'elle se crée, se produit, se diffuse, fait l'objet d'études, s'édite, se collectionne dans notre société contemporaine". Le projet s'articule entre un territoire à dominante rurale, le pays de Guingamp et l'inscription dans un réseau en France et en Europe d'institutions poursuivant les mêmes objectifs. Les activités se déclinent autour de résidences de photographes, de la diffusion d'œuvres, de l'édition, de

colloques et de conférences, d'ateliers dans l'institution éducative et hors institution, du développement d'un outil de formation et de recherche. En dix-sept années d'existence, les responsables et les animateurs de ce centre ont organisé des événements remarquables qui confèrent à leur structure un véritable rayonnement. Plusieurs milliers de personnes fréquentent assidûment les expositions organisées chaque saison et autant de jeunes gens ont été sensibilisés à l'art photographique, à ses multiples formes et forces possibles. Dans un monde complexe à l'extrême où l'image est omniprésente, dans une société infiniment mobile, en mutation accélérée, le centre d'art n'a d'autre fonction que d'aider à réfléchir, à percevoir le monde avec des yeux décollés et la fraîcheur singulière, parfois tendre, parfois décapante, d'un regard neuf. Sans être exclusivement sociologiques, les séries photographiques présentées sont souvent l'occasion d'une réflexion étonnée ou critique sur le monde tel qu'il fait vraiment mal semblant d'aller bien.

COUP DE JEUNE

On se souvient d'une exposition saisissante consacrée aux enfants pauvres des villes déshéritées du nord de l'Angleterre, ou d'une autre montrant la dislocation du paysage, la rupture traditionnelle et sécurisante entre monde rural et urbain disparue au profit d'un espace indécis où bâtiments agricoles et immeubles des villes se côtoient sans se comprendre ni s'approprier. On a gardé mémoire aussi de la résidence de Charles Fréger qui dans son exposition "Bretonnes" donnait un salutaire et résolu coup de jeune aux costumes et aux coiffes bretonnes en une démarche audacieuse, presque picturale.

Jusqu'à présent logé un peu à l'étroit dans des bâtiments municipaux, le centre photographique a fait son entrée remarquée dans l'ancienne prison de Guingamp. Ce témoin novateur à la fin du XIX^e siècle de la surveillance panoptique des détenus revit désormais grâce à l'art. L'idée est d'offrir une visibilité plus grande à l'intelligence délicate et décalée du patient travail de GwinZegal. Si la prison de Guingamp était fermée depuis plus de soixante ans, gageons qu'elle ouvre maintenant à beaux battants les portes de l'avenir. ■

www.gwinzegal.com

Centre d'Art Gwin Zegal

Derrière les barreaux, la photo



C'est un événement. Depuis le 26 avril, l'ancienne prison de Guingamp, fermée depuis 1952, accueille le centre d'art Gwin Zegal, soutenu par le Département. Un espace de diffusion et de création unique en Bretagne, entièrement voué à la photographie.

Faire d'un lieu autrefois destiné à l'enfermement, un lieu d'ouverture et d'art, c'est tout le pari de ce nouveau centre d'art dédié à la photographie, inauguré ce 26 avril. Un projet audacieux, porté par la même équipe de passionnés depuis ses débuts. « Le projet Gwin Zegal a germé en 2004 à l'initiative de Paul Cottin, se souvient Solange Reboul, co-directrice de l'association Gwin-Zegal aux côtés de Jérôme Sother. *Amoureux de la photographie, il a commencé à mettre en place des expositions avec Jérôme Sother, à Plouha, d'où*

le nom de Gwin Zegal. C'est en 2012 qu'ils ont créé l'association, qui s'est implantée dans le même temps ici à Guingamp. Depuis, avec notre équipe de quatre salariés, nous multiplions expos, ateliers, résidences d'artistes et édition de livres ». C'est la solidité de ce projet qui a conduit la Ville de Guingamp à confier l'un des espaces

de l'ancienne prison aux mains de l'association. Au total, il aura fallu attendre près de trois années de travaux cofinancés par le Département, pour qu'une partie de ce joyau architectural s'ouvre

enfin au public. Désormais, il accueillera en permanence des expositions photographiques d'envergure, avec l'objectif de rester « un lieu d'échanges et de rencontres, ouvert à tous et gratuit, poursuit Solange Sother. *Nous proposerons également des événements, dans un souci constant de faire de ce lieu un outil à la fois ambitieux, qualitatif et populaire. Et nous continuerons sans relâche nos missions de diffusion, création, médiation et édition ».*

Stéphanie Prémel

► www.gwinzegal.com
Centre d'art Gwin Zegal,
4 rue Auguste Pavie à Guingamp.
Ouvert du mercredi au dimanche,
de 14h à 18h30. Entrée libre.
Renseignements : 02 96 44 27 78 /
info@gwinzegal.com

Une prison d'avant-garde unique en France

Aujourd'hui, elle est la seule en Europe à proposer cette architecture spécifique de l'art colonial nord-américain. Classée Monument historique depuis 1997, l'ancienne prison de Guingamp, construite de 1834 à 1840, est l'une des premières prisons cellulaires des Côtes-d'Armor. Sa singularité, son modèle pennsylvanien, avec des cellules disposées autour d'une cour centrale, entourée de galeries soutenues par des colonnes. Première prison de conception humaniste, la prison de Guingamp a été pensée autour de l'idée de « bonnes prisons ». Mise en service en 1841, elle a servi jusqu'en 1934, où elle accueillait 35 cellules pour les détenus hommes, et 6 cellules pour les femmes et les enfants. Désaffectée en 1951, elle devient propriété de la ville de Guingamp en 1992.

► À faire : Deux parcours sonores immersifs

sont proposés dans le centre d'art. Casque sur les oreilles, le visiteur peut déambuler dans la prison, en écoutant les paroles, enregistrées par le comédien Julien Simon, de femmes et d'hommes qui ont habité ce lieu.

La prison réhabilitée de Guingamp, qui accueille désormais le centre d'art Gwin Zegal. De gauche à droite, une partie de l'équipe de l'association Gwin Zegal : Mélanie Goualan, secrétaire et comptable, Solange Reboul, co-directrice, Jérôme Sother, co-directeur.

Exposition :
L'échappée, 11 regards
sur nos communautés
humaines

▲ Œuvre de Mark Neville, à voir au centre d'art Gwin Zegal jusqu'au 9 juin.

Les fêtes populaires, les gens du voyage, les supporters de l'EAG, les friches agricoles... Autant de communautés humaines fixées en photos par le regard singulier de 15 artistes. Toutes réalisées sur le territoire lors de résidences artistiques mises en place par Gwin Zegal, ces œuvres photographiques nous donnent à voir des femmes, des hommes, des cultures, des communautés ou des espaces qui font de la Bretagne un incroyable espace, à la fois complexe et unique. Les photographes exposés : Mathieu Pernot, Aurore Bagarry, Roman Signer, Pino Musi, Juraj Lipscher, Alexandra Catière, Malick Sibidé, Mark Neville, Samuel Gratacap, Charles Fréger, Raphaël Dallaporta.

► Exposition à voir jusqu'au 9 juin, aux jours et heures d'ouverture du centre d'art.

Expositions

GUINGAMP LIBÈRE L'ART EN PRISON

Créé il y a une quinzaine d'années, le Centre d'art GwinZegal prend ses nouveaux quartiers dans les locaux de l'ancienne maison d'arrêt de la cité bretonne.

GUINGAMP. Il ne faut pas plus de huit minutes pour visionner le film que Raphaël Dallaporta a réalisé sur le chantier du nouveau Centre d'art GwinZegal. Il a fallu bien plus de temps pour rénover et agrandir le site, puisque les travaux ont démarré en 2017 (et ne s'achèveront qu'en 2021). Depuis le premier coup de pioche, l'artiste a placé sur le chantier cinq caméras de surveillance, qui ont filmé les lieux 24 heures sur 24, puis il a monté en accéléré vingt mille images de dallages qui se font et se défont, de murs qui sont abattus puis reconstruits, de mauvaises herbes qui prolifèrent et se clairsemment, de cieux qui s'ennuagent et s'éclaircissent. En détournant, comme il le dit, « un instrument de surveillance pour en faire un outil de création », Raphaël Dallaporta a reconduit judicieusement le processus qui est à l'origine même de la commande de son œuvre, puisque le Centre d'art GwinZegal inaugure ses nouveaux espaces au sein de l'ancestrale prison de Guingamp, transformant un lieu d'incarcération en un lieu d'échappée où les images libèrent des horizons nouveaux.



Sur les hautes murailles de l'ancien chemin de ronde, dans les cellules étroites, dans le *white cube* de la nouvelle extension conçue par l'architecte Christophe Batard – un volume

d'acier, de verre et d'inox encastré dans une des cours qui se dédoublera lors d'une seconde tranche de travaux –, cinq autres artistes font le mur (Alexandra Catiere, Malick Sidibé, Mark Neville, Charles Fréger, Roman Signer). Dans le cadre d'une exposition inaugurale, cinq artistes encore (Mathieu Pernot, Aurore Bagarry, Samuel Gratacap, Pino Musi, Juraj Lipscher) occupent, non loin, l'espace François-Mitterrand, qui était jusque-là dédié aux expositions du centre d'art.

UN PROJET EN PRISE AVEC SON TERRITOIRE

Car l'aventure de cette plateforme photographique n'est pas nouvelle. Elle a démarré il y a quinze ans avec Paul Cottin, et se poursuit depuis 2016 avec Jérôme Sother et Solange Reboul, qui font preuve d'un même esprit pionnier. L'idée, ambitieuse, est d'inscrire l'expérimentation photographique au sein d'un territoire breton à dominante rurale, par le biais d'un travail pédagogique mené avec toutes les structures locales. « *Les résidences d'artistes, les ateliers menés chaque année dans*

des écoles, des collèges, des hôpitaux, des maisons d'arrêt de la région comptent, pour nous, autant que les projets d'expositions ou d'édition », expliquent les deux directeurs. Ils sont en cela largement soutenus par la puissance

L'idée est d'inscrire l'expérimentation photographique au sein d'un territoire breton à dominante rurale.

publique, puisque sur la première tranche de travaux de 2,6 millions d'euros (7 millions pour l'ensemble du projet), l'État a versé près de deux tiers de la somme et la municipalité, secondée par la Région et le Département, plus d'un tiers.

NATACHA WOLINSKI

« *L'Échappée* », 26 avril-9 juin 2019, Centre d'art GwinZegal, 3, rue Auguste-Pavie, 22200 Guingamp, gwinzegal.com



Ci-dessus : Mark Neville, série *Parade*, 2016-2019, photographie.

© Mark Neville

Ci-dessous : Aurore Bagarry, *Plage des Curés, Plestin-les-Grèves,*

Côtes-d'Armor, série *Roches*, 2016-2019, photographie. © Aurore Bagarry

Les Guingampais sublimés par un œil anglais

Photo. Mark Neville est venu tirer le portrait des supporters d'En Avant, et des habitants de la petite ville bretonne, durant trois ans. Un projet porté par l'association GwinZegal.

Guingamp, ses 7 000 habitants, son club de football et ses agriculteurs. Dans son projet, intitulé *Parade*, le photographe anglais Mark Neville en sublime l'identité. Le portraitiste a sillonné Guingamp, les usines agroalimentaires et la campagne, à la rencontre d'adolescents, d'agriculteurs, d'ouvriers, de supporters.

L'exposition de ses soixante-dix clichés, en grand format, est visible jusqu'à dimanche, au stade de Roudourou et au centre d'art GwinZegal. Des photographies d'une beauté saisissante, alliant tendresse, portée documentaire et étrange sentiment d'irréalité. Savamment mises en scène, au flash, en plein jour, ou prises à la volée, en noir et blanc, dans les travées du stade, elles sont le fruit d'un travail de trois ans et de deux cents rencontres, dans un périmètre de 30 km autour de la ville.

Un musée en prison

Le projet est porté par l'association GwinZegal. Partie de rien en 2002, celle-ci dispose d'un espace de 150 m² d'exposition, dans les locaux de l'ancienne prison de Guingamp, inaugurée en centre d'art fin avril. Un écrin d'inox, d'acier et de verre, subtilement intégré à une structure de pierre érigée en 1841.

L'exposition *L'Échappée* y présente les travaux de onze photographes (dont Mark Neville), inédits ou retraçant des résidences initiées par l'association. Celle-ci creuse toujours le même sillon : « Inviter des artistes internationaux à donner une autre vision de notre territoire », détaille Jérôme Sother, codirecteur.

Entre collections intégrées au fond régional d'art contemporain et édition de quatre livres par an, GwinZegal est devenue une référence de la photo, labellisée Centre d'art contemporain d'intérêt national par le ministère de la Culture. « Ils travaillent avec quelques-uns des plus grands artistes mondiaux, résume Mark Ne-



Un sentiment d'irréalité émane des photos de Mark Neville. Ici, une adolescente et des chiens d'élevage.

ville, proposent des résidences novatrices qui célèbrent la photo dans sa diversité. Quand Jérôme Sother est venu dans mon studio londonien, en 2016, nous avons imaginé un projet fort. »

L'idée de départ restait centrée sur les supporters d'En Avant. « Mais là-bas, tout le monde semble supporter le club, qui remplit son stade de 19 000 places, malgré ses 7 000 habitants, constate Mark Neville. Particulièrement les agriculteurs. »

Grâce au club, les portes des

usines, des poulaillers, lui ont été ouvertes. Le photographe y a été marqué par l'attachement très fort de la population à ses animaux. En résulte un échantillon de la merveilleuse beauté du quotidien.

Depuis, le directeur marketing d'En Avant, Arnaud Salliou, note, dans un sourire, avoir « l'impression constante de retrouver les photos de Mark Neville, lorsque je me balade à Guingamp et que je regarde les visages ». Salué pour ses travaux dans une petite commune écos-

saïse, ou auprès des soldats anglais engagés en Afghanistan, Mark Neville conclut : « Toutes les photos que je prends ont pour sujet « la communauté ». L'appartenance à une même famille. »

Fabrice BERNAY.

Jusqu'au 9 juin, du mercredi au dimanche, de 14 h à 18 h 30, à Guingamp (Côtes-d'Armor). Catalogue : *Parade*, Mark Neville, éd. GwinZegal. 136 p., 30 €.



All the images in this project were taken between June 2016 and April 2019 within a 30km radius of Guérande.



Brittany, France's 'Little Britain' - in pictures

Mark Neville's Breton project began in June 2016, the day the UK voted to leave Europe. The images in his book *Parade* explore the region of north-west France where pigs outnumber people two to one

All photographs: Mark Neville
Tue 4 Jun 2019 07:00 BST



THE GUARDIAN - 04 JUN 2019

Mark Neville arrives ... Sautgump, Brittany, in north-western France, in farms for two things. Football and farming. An exhibition of Neville's prints is at Sturk de Ruzourou, Brittany, France, until 31 October. Parade is published by Greenleaf Editions



Between the third and sixth centuries, various groups of immigrants established their own petty kingdoms in Britain named after their original tribes in Great Britain. The relations between 'mother tribes' and Colchester often



Today, Britain has more than 40,000 farms, mostly oriented towards cattle, pig and poultry breeding, and the production of cereals and 'vegetables'



Britain, known as 'Little Britain' or 'Jesse Britain' was the name given to the parts of north-western France colonized by Celts from Great Britain'



Over six visits to the region, I met many people in Britain who have a complex and unconditional relationship to animals'





13,500 British citizens live in the region, many of whom do not speak English. This cartoon was published in the Guardian on 10 June 2019 to support the Brexit campaign, which was supported by the region's Conservative Party. The cartoon was written by the artist who also wrote the cartoon for the Guardian.



THE GUARDIAN - 4 JUN 2019



The region retains a distinct cultural identity that reflects its history and has a nationalist movement seeking greater autonomy in France.



Topical
Photography
France



The region's 'mortality' was difficult to find in this region. It is 'little Britain' by its name. It is many centuries ago.



Il expose ses photos sur Notre-Dame-des-Landes

Après quatre années passées à travailler sur l'histoire de Notre-Dame-des-Landes, le photographe Bruno Serralongue installe son exposition *En bas et à gauche*, à l'ancienne prison.

Entretien

Bruno Serralongue, artiste, photographe à l'origine de l'exposition *En bas, à gauche*, organisée par le Centre d'art GwinZegal, à l'ancienne prison.

Comment qualifiez-vous votre travail ?

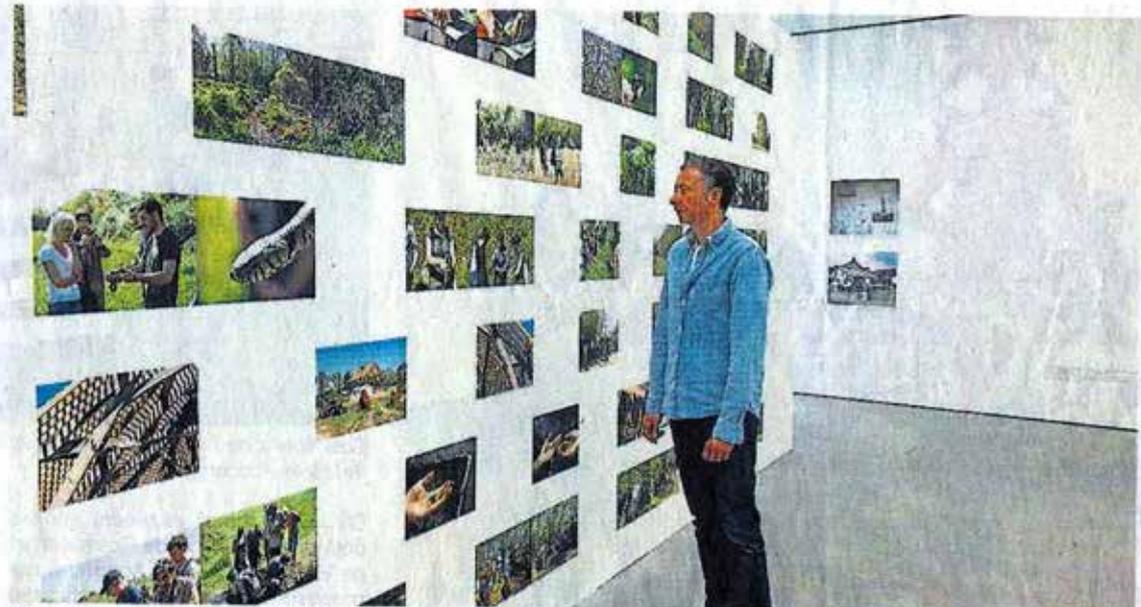
Depuis que j'ai commencé en 1995, mes œuvres ont toujours eu un enjeu politique et social assez fort, qu'il soit national ou international. Je m'intéresse beaucoup aux sujets dont la presse parle et j'essaye, par la photographie, d'en rendre compte différemment. Je revendique que mes clichés sont des œuvres d'art avec un enjeu documentaire évident.

Pourquoi avoir choisi Notre-Dame-des-Landes ?

À cette période, je croyais à ce qu'il s'y passait, et j'avais envie de donner une image très éloignée des représentations médiatiques qui étaient surtout axées sur les moments de violence entre zadistes et les forces de l'ordre. De plus, la ZAD est un lieu participatif et je considérais que faire des photos participait au combat mené par ces militants. C'est également pour cela que je me suis refusé à prendre en photo les différents conflits qui ont eu lieu sur la ZAD.

Comment avez-vous travaillé pour cette exposition ?

Je m'y suis rendu à plusieurs reprises entre 2014 et 2018, à chaque fois sur



Bruno Serralongue, face aux clichés pris pendant ses séjours avec les militants naturalistes.

CRÉDIT PHOTO : OUEST-FRANCE

des séjours de deux ou trois jours, soit pour y faire des photographies, soit parce que je participais à leurs travaux sur la ZAD, comme la récolte des pommes de terre. Et entre deux moments, je prenais une ou deux photos.

Qu'est-ce qui vous a le plus marqué là-bas ?

Ce sont les journées passées durant deux ans avec les naturalistes. Je ne m'attendais pas à la tenue d'un inventaire systématique de la faune et de la flore de la ZAD, permettant la décou-

verte d'espèces alors inconnues. J'ai été saisi par leurs motivations qui n'étaient pas vraiment celles des zadistes. Leur seul but était de défendre la biodiversité présente sur cet espace. Observer et capter leur travail m'a entraîné à changer mon mode de fonctionnement et même d'appareil afin de me focaliser sur le détail, le petit.

Qu'espérez-vous de cette exposition ?

Je pense que tous les artistes photographes participent d'une certaine

manière à l'écriture de l'Histoire. J'espère que dans 50 ans, elles seront remontrées au public et qu'elles raconteront d'une autre manière l'épisode de Notre-Dame-des-Landes.

Alexandre MARTEL.

En bas, à gauche, exposition organisée par le Centre d'art GwinZegal, à l'ancienne prison, 4, rue Auguste-Pavie, à Guingamp. Gratuit. Contact : par tél. 02 96 44 27 78.

CINÉMA(/CINEMA.58) + MUSIQUE(/MUSIQUE.59) + LIVRES(/LIVRES.60)
+ SCÈNES(/THEATRE.28) + ARTS(/ARTS.99964) + IMAGES(/IMAGES.1002)
+ LIFESTYLE(/VOUS.15) + MODE(/MODE.99924)
+ BEAUTÉ(HTTPS://WWW.LIBERATION.FR/BEAUTE.100215) + FOOD(/FOOD.10029)

ÉTÉ 2019 / PHOTO

AFFINITÉS SÉDIMENTAIRES

Par Dominique Poiret (<https://www.liberation.fr/auteur/8096-dominique-poiret>)
 — 16 juillet 2019 à 17:56

Terre. Tout l'été, les cinq éléments revisités par des photographes. Aujourd'hui, une série d'Aurore Bagarry qui traque de part et d'autre de la Manche la beauté colorée des formations géologiques.

La photographe Aurore Bagarry aime les régions particulièrement riches en curiosités géologiques. En 2012, elle part à l'assaut des glaciers du Mont-Blanc, dans ce massif à la jonction de la France, de l'Italie et de la Suisse. Armée de sa chambre 10 x 12 cm, elle en dresse un inventaire impeccable en couleur. Pour la postérité, elle fige avec simplicité l'image de ces géants menacés de disparition. Cela posait déjà la question de la frontière, un sujet toujours d'actualité.

Depuis, elle a emménagé dans les Côtes-d'Armor. Toujours entre exploration plastique et démarche documentaire, elle se penche depuis 2016 sur la formation géologique du territoire avec ses paysages aux couleurs surnaturelles. Pour cela, elle explore les rivages septentrionaux français et méridionaux de l'Angleterre, qui se font face. «Si j'ai choisi le canal de la Manche, c'est aussi parce qu'il pose la question de la frontière entre deux pays et de sa porosité qui se manifeste par des échanges et des empreintes géologiques», explique-t-elle. Toujours réalisée à la chambre, «cette nouvelle série est une approche lente, où l'image semble prendre du temps pour se former, ce qui pourrait être comparé au temps lent de la sédimentation».



Série «Les Roches», d'Aurore Bagarry. Photo Aurore Bagarry

Cette série répertorie une cinquantaine de sites de part et d'autre de la Manche. Dans leur forme, ses travaux «s'inspirent de ceux d'August Sander et d'Albert Renger-Patzsch. Tous deux se sont servis de la géologie comme point de départ à leur réflexion, une nouvelle approche sur l'objet photographique et sur le phénomène d'entropie de l'image photographique». Aurore Bagarry va poursuivre sa quête au Centre d'art GwinZegal, où elle sera en résidence, pour aller parcourir les Hauts-de-France et, juste en face, le Kent. Toujours à l'affût de nouvelles formes, sculptées par le vent, la mer et le sel.

Dominique Poiret (<https://www.liberation.fr/auteur/8096-dominique-poiret>)

AURORE BAGARRY

née en 1988

travaille à Saint-Brieuc

Série «Les Roches».

Côté bourg

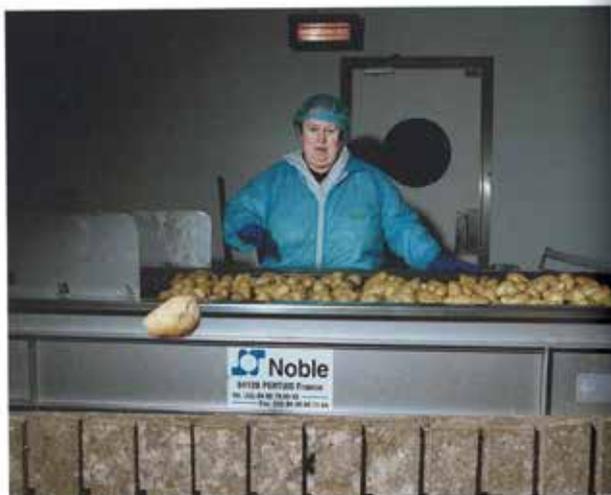
Côté champ



Un portfolio sur la Bretagne de Pino Musi et Mark Neville

Côté bourg côté champ

Portrait



L'ICI est impregné d'une préoccupation documentaire tout anglaise, au plus près des agitations du monde. Mark Neville dévoile également une grande subjectivité dans le choix de ses modèles et le montage de ses reportages, jalonné des conceptions de l'exposition L'Échappée au Centre d'Art Contemporain de Douarnenez.

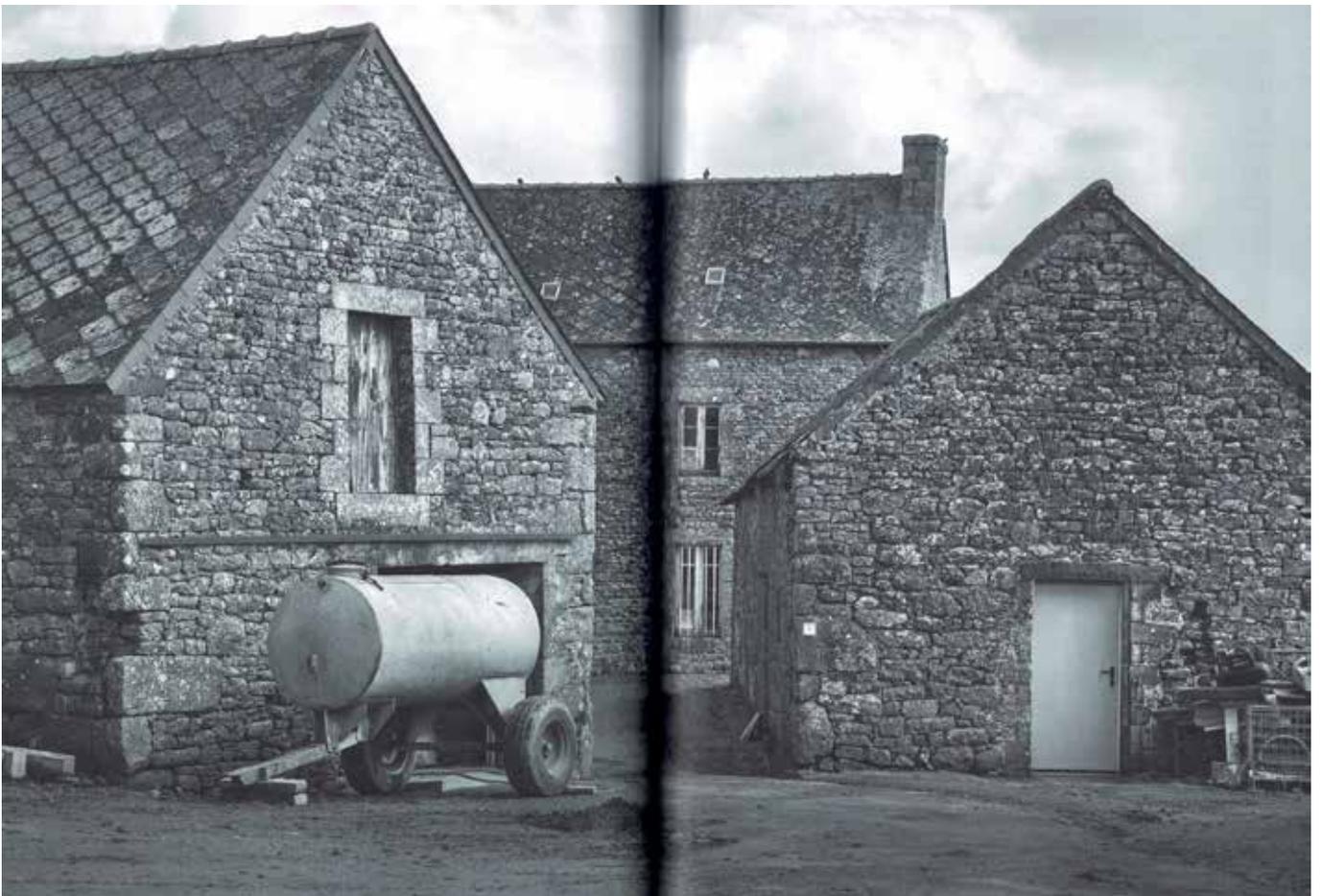


Photo: [unreadable]

73



Mark Favilla a fait ses modèles en usine, pas un samedi pas du dimanche, jusqu'à avoir fait du mal à la vitesse des solutions. Pages suivantes: la Bretagne sans Pneu Neuf, entre modernité et passé.



Bretagne: deux regards d'ailleurs

Pino Musi et Mark Neville – le premier en noir et blanc, l'autre en couleur – font partie des huit photographes exposés au centre d'art GuinZagel qui œuvre depuis une quinzaine d'années à la création avec une volonté marquée « d'aller à la rencontre du public. Le centre a pris fin avril ses quartiers dans l'ancienne prison de Guingamp, magnifiquement réhabilitée en lieu ouvert à l'usage de deux ans de travaux.

Le travail de ces photographes a été réalisé dans le cadre d'une résidence au centre d'art. « Ils ont actualisé l'image d'une Bretagne tiraillée entre une culture séculaire, des paysages immuables, et une modernité en pleine accélération, parfois à mille lieues des visions romantiques – Par les champs et par les grèves – de l'écrivain Gustave Flaubert voyageant avec son ami le photographe Maxime Du Camp », écrivent les responsables du lieu.

Le Britannique Mark Neville, né à Londres en 1966, est connu pour ses photos documentaires « sociales ». En Bretagne, il a d'abord braqué son appareil sur les supporters de l'En avant Guingamp, le club qui réunit 15 000 spectateurs à chaque match alors que la population de la ville en compte deux fois moins. Il a ensuite élargi son point de vue aux habitants du lieu dans leur vie quotidienne, au travail ou pendant leur temps libre. Ce sont ces dernières photos que nous avons choisies.

Le photographe italien Pino Musi, né en 1958, travaille essentiellement autour de l'espace, central dans son œuvre. Il a, lors de sa résidence, regardé les paysages, l'extérieur, où la présence de l'homme se manifeste par du bâti, du végétal organisé, tels ces arbres taillés en dômes ou ces emplacements de ballons de paëlle.



Papier 1723



76



Portobello

81

Prendre des photos d'un autre temps, à la prison

Tous les jeudis de l'été, le centre d'art GwinZegal, propose un stage pour apprendre à utiliser un vieil appareil-photo : une chambre grand format. De quoi faire un bond dans le passé.

Reportage

Un drôle d'engin trône dans la cour de la prison de Guingamp. Un groupe de curieux l'encercle : « C'est une chambre grand format », dévoile Solange Reboul, codirectrice du centre d'art GwinZegal. Autrement dit, un appareil photo. Mais vieux, très vieux, de ceux que l'on ne voit plus aujourd'hui.

Chaque jeudi de l'été, de 14 h à 16 h, le centre d'art GwinZegal propose un stage, gratuitement, pour manipuler la chambre. « Il y a plein d'endroits où l'on peut se tromper », prévient la formatrice. Mais elle rassure les stagiaires : « C'est encombrant, mais ce n'est pas compliqué à utiliser. »

Solange Reboul explique brièvement les réglages à effectuer, puis les apprentis passent aussitôt à la pratique. « Je vous laisse déambuler dans la prison et choisir un angle de vue », propose-t-elle. Sur les dix stagiaires présents, chacun va pouvoir composer sa propre photo. « Par contre, une fois que vous avez choisi un lieu, on s'y tient. Car lui, il pèse lourd ! » plaisante-t-elle en pointant du doigt le mastodonte.

« Faire un fantôme »

Lucie et Clément sont les deuxièmes à passer. Ce jeune couple aime beaucoup la photographie. « Disons que c'est un loisir qui nous prend du temps », appuient-ils. Lucie ne fait que de l'argentique. Tous deux aimeraient, un jour, devenir professionnels.

Pour leur unique photo, ils choisissent un coin de la prison avec une porte. Leur objectif ? « Faire un fantôme », espère Clément. Solange Reboul les aide pour les réglages :



Clément et Lucie essaient de faire une photo qui capte un mouvement. Ils écoutent les derniers conseils de Solange Reboul, codirectrice du centre d'art GwinZegal.

(PHOTO : OUEST FRANCE)

temps de pause, nettoyé... Puis elle tend un étrange objet à Clément. « C'est le déclencheur », révèle-t-elle. Un long fil en forme d'encre au bout, sur lequel on peut presser.

Lucie se place dans l'entrebâillement de la porte et commence à marcher sur place, très lentement. Clément appuie. L'appareil émet alors un bruit bien connu des amateurs de photo. Comme le bruit d'une pellicule, le son originel que produisaient les appareils. Puis plus rien. Ça y est, la photo est prise.

Solange Reboul retire le papier photosensible et le tend au couple : « Je vous laisse aller développer le

cliché au laboratoire. » Clément et Lucie se dirigent vers un petit cabanon. À l'intérieur, pas de lumière, uniquement une lampe rouge. « Il ne faut surtout pas exposer la photo à la lumière, sait Lucie. Sinon, l'image disparaît. » La jeune femme place successivement le papier photosensible dans trois bacs.

Dès le premier, la photo se révèle. Le dernier sert à fixer l'image sur le papier. « Qu'est-ce que tu en penses ? » demande Clément, quelque peu sceptique. « C'est plutôt cool, ça va, sourit Lucie. Cela aurait pu être pire. On a tout fait sans vraiment connaître, ni le lieu, ni l'appareil. »

Effectivement, la photo rend plutôt bien. « Les noirs sont peut-être un peu forts mais on voit du détail partout », précise Lucie. La photo est en négatif. Tout ce qui est noir sur le papier est blanc dans la réalité, et inversement. Pour le résultat final, il faudra scanner le cliché.

Lise DUSSAUT.

Tous les jeudis, de 14 h à 16 h, à l'ancienne prison de Guingamp, 4 rue Auguste-Pavia, atelier gratuit. Dix personnes maximum. Réservations au 02 96 44 27 78.

AFTER THE BREXIT VOTE, MARK NEVILLE LOOKS AT LIFE IN "LITTLE BRITAIN"

By Brian Dillon July 27, 2019

The London-born photographer Mark Neville is best known as a documenter of discrete communities, whose circumstances and concerns he records with an activist energy. In 2004, in Port Glasgow, he completed a series of photographs that was distributed, in book form, only to inhabitants of the troubled mercantile and shipbuilding town. Seven years later he was engaged by the British Army as an official war artist in Helmand province, Afghanistan. He returned with P.T.S.D., and subsequently published "Battle Against Stigma," a campaigning, two-volume work on behalf of veterans afflicted with the disorder. Though he has no children of his own, Neville is an especially subtle photographer of them; his 2016 book, "Child's Play," brings together many such pictures, to protest the disappearance of public play areas in Britain and elsewhere.



You have 3 free articles left this month.
Subscribe now.

Expand



You have 3 free articles left this month.
Subscribe now.

Expand



Neville studied fine art in school, and was educated in Conceptualism and institutional critique before being drawn to documentary practice. But for him art alone is never the point, even if his images are notably artful. He is indebted to socially engaged photographers such as Tom Wood and Chris Killip, and was sharing an exhibition with both of them in the town of Guingamp, in Brittany, when he conceived of his most recent project. They were there at the time of the Brexit vote, in June of 2016, and Neville found himself apologizing to his Breton hosts, ashamed of his own Britishness, though Brittany (France's "Little Britain") is home to an estimated thirteen thousand British citizens. Beginning that month, and finishing in April of this year, Neville documented life in the region, mostly in or around Guingamp, hoping to show the complexity and openness of what may seem to be a tribal, inward-looking place. In color and black-and-white, in large and medium format, with varying degrees of planning and artifice, the pictures—collected in a new book, "Parade"—show an agricultural community that is thoroughly modern and industrialized, devoted to its traditional sporting and cultural pursuits, but sharply aware that neither agribusiness nor rural nostalgia will provide a viable, or ethical, future.

You have 3 free articles left this month.
Subscribe now.

Expand



You have 3 free articles left this month.
Subscribe now.

Expand



Some of Neville's best photographs show humans and animals, whose relationships are more complex than may first appear. A hunting party advancing, with a pack of hounds, along a country road is merely reenacting a locally defunct tradition. A woman with her animals—in one image, a dog is sitting calmly on the back of a small pony—used to work in an abattoir until, abruptly, she could not stand it and left to found an animal sanctuary. There is a man who teaches tricks to horses rescued from abuse and neglect; he has trained one of them, mysteriously, to perch his foot on top of an old Volvo. A young farmer, photographed with two of his mud-wallowing pigs, says they recognize his voice, which he takes to be the best indicator he knows of a respectful interaction with beasts destined for the table.

You have 3 free articles left this month.
Subscribe now.

Expand

You have 3 free articles left this month.
Subscribe now.

Expand



You have 3 free articles left this month.
Subscribe now.

Expand



You have 3 free articles left this month.
Subscribe now.

Expand



Neville frequently deliberates at length with his subjects, or comes back to them time and again, to arrive at the correct, almost allegorical, image. It took three sessions to photograph a young girl in her baton-twirling outfit, surrounded by twenty-four hunting dogs, all of them looking in the photographer's direction. The tedium has begun to tell on the girl's face. Elsewhere, children and adolescents look at once entirely at home and like a breed apart, a community within the community. At an agricultural fair three teen-age girls, flash-lit against the dusk, two of them wearing "Agriculteurs de Bretagne" caps, bemusedly regard a straw-filled pen—the animal inside is out of shot. Four lanky girls who come jostling along the street, clutching drinks and phones and ice creams, look like they might be from any provincial town in Europe, or even America: they've already imagined themselves elsewhere.

You have 3 free articles left this month.
[Subscribe now.](#)

[Expand](#)



You have 3 free articles left this month.
[Subscribe now.](#)

[Expand](#)



This last image is among the most spontaneous-seeming in "Parade." But we can never be quite sure, because Neville has a habit of adjusting his subjects until the desired effect is achieved, as in the case of the pink sweater he asked another pig farmer to wear, so that she would complement the piglet sitting beside her on a dusty purple car hood. Neville is often in search of aesthetically pleasing limitations of palette—at the furthest extreme, a gray-haired woman dressed in gray, in front of her gray house, looking cheerful. But sometimes he skews his customary style of perfectionist documentary with an eccentric detail. In one image from "Parade," a factory worker looks straight into the camera, oblivious to a slightly blurred, airborne potato in the foreground.

You have 3 free articles left this month.
[Subscribe now.](#)

[Expand](#)

You have 3 free articles left this month.
[Subscribe now.](#)

[Expand](#)



You have 3 free articles left this month.
[Subscribe now.](#)

[Expand](#)



You have 3 free articles left this month.
[Subscribe now.](#)

[Expand](#)



As with most of his long-term projects, Neville wants “Parade” to make a contribution beyond the precincts of art photography—to find audiences outside the gallery, and effects in the world. He first exhibited the photographs as large prints at the local soccer stadium. (En Avant de Guingamp is the beloved local team; Neville is fascinated by its fans’ devotion, though he has no interest in the sport.) He is already planning a second edition of the book, this time including essays by Guingamp farmers about the need for a sustainable, humane, even “ecotopian” type of agriculture. In Neville they have found an ally who is also an exacting, sympathetic chronicler of their customs, ambitions, entertainments, and everyday dreams.

You have 3 free articles left this month.
Subscribe now.

Expand



You have 3 free articles left this month.
Subscribe now.

Expand



Brian Dillon is the author, most recently, of "Essayism: On Form, Feeling, and Nonfiction." He is writing a new book about sentences. [Read more](#) »

Read something that means something. Try *The New Yorker* and get a free tote. Cancel anytime. [Subscribe now.](#) »

Video

You have 3 free articles left this month. [Subscribe now.](#)

Expand

You have 3 free articles left this month. [Subscribe now.](#)

Expand

Par Luc Desbenoit
Photos Bruno Serralongue

Pas assez spectaculaire pour intéresser les grands médias, l'histoire qui s'est déroulée à Notre-Dame-des-Landes n'a pas échappé à la sagacité du photographe Bruno Serralongue (né en 1968). Elle met en scène des anonymes, des naturalistes bénévoles ayant décidé de recenser, dans les herbes des chemins et aux abords des mares de ce territoire de bocages, des plantes inconnues ou des bestioles dont on ignorait jusqu'au nom. Comme le crossope aquatique, un mammifère craquant, avec son minuscule museau pointu. « C'est grâce au travail collectif de ces scientifiques locaux ayant cherché la petite bête que les travaux de l'aéroport du Grand Ouest ont été stoppés », explique l'artiste, qui expose actuellement son travail au Centre d'art GwinZegal, à Guingamp, avec des images plutôt surprenantes. Sa performance s'accompagne de la publication d'un livre édifiant sur une lutte qui redonne espoir et optimisme face aux formidables enjeux écologiques de notre temps.

Tout commence en octobre 2012 avec l'opération César, déclenchée par les autorités pour déloger les irréductibles de Notre-Dame-des-Landes. Les affrontements violents avec les gendarmes provoquent la colère de Bruno Serralongue. « Tous mes projets naissent ainsi, d'un sentiment d'injustice et d'une insatisfaction dans le traitement qu'en font les médias », dit-il avec calme dans son appartement parisien, qui, ce jour-là, retrouve un peu de fraîcheur après la canicule de fin juin. Consacré il y a neuf ans au Jeu de paume, à Paris, pour ses photos sur les migrants dans la « jungle » de Calais ou sur la lutte du sous-commandant Marcos au Chiapas, l'artiste bâtit depuis une vingtaine d'années une œuvre singulière sur les coulisses des grands événements. Diplômé de l'école de photographie d'Arles, ce professeur à la Haute Ecole d'art et de design de Genève devore les journaux, en quête de la petite information délaissée par la logique accrocheuse du système médiatique. Et qui pourtant parle, selon lui, « avec justesse de notre époque ». « J'ai tout de suite été fasciné par la mobilisation de ces naturalistes de la région, de ces entomologistes, zoologistes et botanistes ayant décidé de se regrouper pour établir un

inventaire exhaustif de la faune et de la flore. Sans jamais faire les gros titres, ils ont travaillé dans un anonymat total, sans violence, sans barricades. Avec pour seules armes leurs crayons, leurs cartes d'état-major, leurs livres composés de planches dessinées sur les espèces pour identifier leurs trouvailles. »

A partir de l'automne 2013, ils ont été près de deux cents à se donner rendez-vous les deuxièmes dimanches du mois pour vérifier les données officielles de l'enquête publique du cabinet Biotopie réalisée l'année précédente. Celle-ci avait recensé soixante-quatorze espèces protégées par le droit français. Les scientifiques bénévoles en ont répertorié cent trente, parmi lesquelles cinq inconnues en France, neuf nouvelles en Pays de la Loire et soixante-deux jamais vues en Loire-Atlantique! Gelées depuis 1963 pour ce projet d'aéroport à rebondissements, ces terres agricoles sont devenues en quarante ans un formidable conservatoire naturel. Partout ailleurs, les bocages de la région ont été rasés pour construire des lotissements, des zones industrielles, ouvrir des espaces à l'agriculture mécanisée. A Notre-Dame-des-Landes, batraciens, reptiles, insectes, oiseaux, mammifères et plantes tels que le campagnol amphibie, le triton de blasius, la pulcaire commune et la cicendie naine ont colonisé ou trouvé refuge sur ce territoire protégé par le projet qui devait les détruire.

L'enjeu environnemental de la ZAD (zone d'aménagement différé), rebaptisée par les opposants « zone à défendre », a toujours été présent dans les revendications. Mais il fut traité avec discrétion par la presse. On a entendu le slogan des « zadistes », « triton crêté contre béton armé », du nom de cette salamandre à carapace de dinosaure miniature, en voie de disparition. Mais seules des revues spécialisées comme *Reporterre* ont fait état de l'action des naturalistes. Au long des années 2010, les médias se sont concentrés sur les affrontements, les actions spectaculaires, comme celle de la chaîne humaine de dizaines de milliers de personnes ceinturant le sanctuaire... « Ces manifestations ont joué leur rôle dans la sensibilisation du public, considère Bruno Serralongue, mais elles n'étaient que l'écume des choses par rapport au travail de fond que menaient les scientifiques bénévoles. »

Des espèces disparaissent, d'autres réapparaissent. Des naturalistes ont écumé Notre-Dame-des-Landes en quête du triton crêté et autres raretés pour les sauver des bulldozers. Bruno Serralongue les a photographiés.

LA PETITE BÊTE QUI MANGEA LE GROS AÉROPORT

À VOIR

« En bas et à gauche », jusqu'au 13 octobre, Centre d'art GwinZegal, Guingamp (22), gwinzegal.com Catalogue: éd. GwinZegal, 164 p., 25 €.



Extrait du compte-rendu photographique de la sortie des Naturalistes en lutte sur la ZAD de Notre-Dame-des-Landes, le dimanche 8 mai 2016. Suivi floristique de la mare 107 et recherche de flûteau nageant.



Dès 2014, le photographe se mêle à leurs sorties, comme quelques dizaines d'amoureux de la nature venus prêter main-forte. Ses clichés sont à l'aune de l'ambiance, champêtres, bucoliques et paisibles. Chapeautés contre le soleil et chaussés de bottes en caoutchouc, ces hommes et ces femmes de tous âges s'égaillent dans la nature. Allongés dans l'herbe, ils observent des bestioles, des plantes rares. Deux hommes mesurent la taille d'un reptile. Une main présente une fleur, la gentiane pneumonanthe, l'objectif de l'expédition du 9 août 2015 étant d'établir son implantation précise. Les naturalistes sont souvent pris de dos. Aucun gros plan des visages. Personne n'est mis en avant, tous jouent leur rôle à parts égales dans cet inventaire.

Au fil de ces images sans éclats, on est emporté par la force tranquille de ces personnes consacrant leurs loisirs à révéler la vie d'êtres et de plantes au poids jugé négligeable face aux impératifs économiques. Lorsque le Premier ministre Edouard Philippe annonce, en janvier 2018, l'arrêt définitif du projet, il oublie de mentionner l'action déterminante de ces naturalistes qui paralysaient l'implantation de l'aéroport en inondant les tribunaux de recours sur la protection des espèces découvertes. Avec ses photos, Serralongue réalise l'une de ses œuvres majeures sur le pouvoir des anonymes. Sur ceux qui détournent sans violence le cours de l'Histoire, et qui échappent souvent à la vigilance des médias ●
 † Voir le site du « quotidien de l'écologie » : reporterre.net

CULTURE
MATCH

PHOTO

GWINZEGAL OUVRE LES PORTES DU PENITENCIER

OÙ ET QUAND

Centre d'art
GwinZegal,
4, rue Auguste-Pavie,
Guingamp (22).
Ouvert du mercredi
au dimanche
de 14 heures à 18 h 30.
Exposition « En bas
et à gauche », de
Bruno Serralongue,
jusqu'au 13 octobre.

L'ancienne prison de Guingamp vient de se transformer en centre d'art. Visite guidée.

Par Anaël Pigeat
@AnaëlPigeat

Construit en 1835, cet établissement est l'un des premiers de France à avoir été équipé de cellules individuelles – parce que si l'on est seul on a peut-être plus de chances de se repentir? Comme pour contourner toute atmosphère carcérale, Solange Reboul et Jérôme Sother, les directeurs artistiques de GwinZegal, précisent aussi que c'était une maison d'arrêt où les détenus ne restaient que pour de courtes peines. On est là bien loin des expériences artistiques menées dans des prisons désaffectées, comme par exemple l'exposition « La disparition des lucioles », organisée par le galeriste Yvon Lambert derrière les hauts murs de la prison Sainte-Anne d'Avignon en 2014.

Ici, une coursive fait le tour de la cour principale, appuyée sur de grosses poutres en chêne et des colonnettes qui rappellent plus l'architecture de La Nouvelle-Orléans que celle de la prison de la Santé. Ce n'est d'ailleurs pas un hasard, car cette architecture a été pensée selon les principes énoncés par Tocqueville en 1833 dans son rapport sur les prisons américaines. Certes, il reste des barreaux aux fenêtres, des judas et de lourdes serrures aux portes, mais il faut dire aussi que les lieux étaient inoccupés depuis 1951, de quoi se sentir libre du poids de l'Histoire...

Ouvert en 2002 sous la forme d'une modeste association dans la petite commune rurale de Plouha, non loin de Saint-Brieuc, GwinZegal s'est entièrement consacré à la photographie. En quelques années, les plus grands y ont été accueillis : Mathieu Pernot, Charles Fréger... En 2010, le centre d'art déménage →



Septembre 2014. Dans le cadre d'un week-end « Aidez-nous à semer l'avenir », Bruno Serralongue photographie les bénévoles cultivant les terres de la Zad de Notre-Dame-des-Landes.



Photos: B. Serralongue, DC

PARISMATCH DU 8 AU 14 AOÛT 2019

PARIS MATCH- 8-14 AOÛT 2019

→ pour la ville voisine de Guingamp afin d'élargir son public et de se professionnaliser. Avec, par exemple, Le Point du jour à Cherbourg, il fait aujourd'hui partie des lieux qui comptent dans l'univers de la photographie en France.

Parmi ses différentes activités, il y a bien sûr les expositions, mais aussi la médiation et les résidences. En général, un artiste arrive avec un projet, puis, au fil des échanges avec l'équipe sur place et des rencontres qu'elle facilite, la forme de l'œuvre évolue. L'un des invités les plus marquants est Malick Sidibé. Il est revenu à plusieurs reprises dans les programmes de GwinZegal à partir de l'installation de son célèbre studio de photographie à Plouha pour quelques semaines, en 2006. On l'a revu ensuite dans des expositions hors les murs, une activité que le centre pratique beaucoup, par exemple au Foam, musée de la photographie à Amsterdam, ou au musée Nicéphore-Niépce à Chalon-sur-Saône, son rayon d'action dépassant largement la Bretagne.

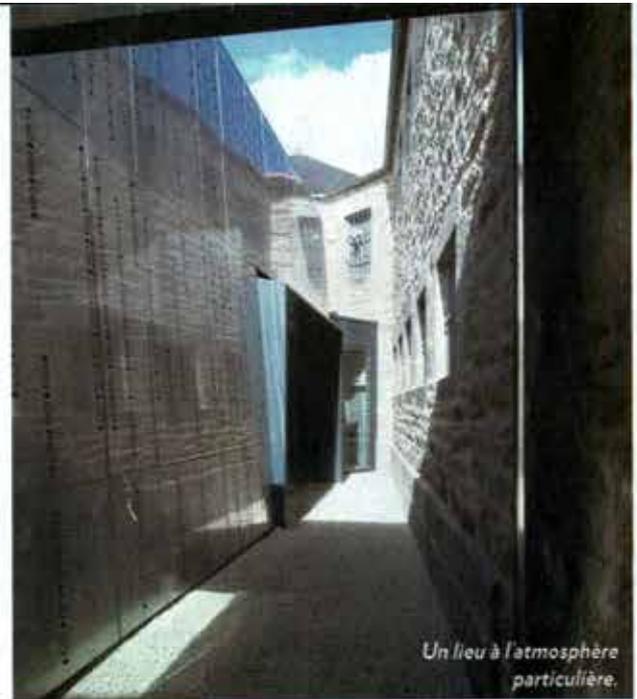
Autre figure marquante, Charles Fréger a travaillé en 2015 avec plusieurs musées de la région sur le patrimoine immatériel des coiffes bretonnes et sur les « communautés inactuelles ». On voit encore ses images dans l'une des cours. Il y a deux ans, Raphaël Dallaporta a installé cinq caméras de surveillance dans différents recoins du bâtiment, drôle de symbole dans un tel lieu. Il en a extrait un film de quelques minutes, monté par un algorithme, qui révèle l'élaboration du chantier, un travail qui se prolongera avec les nouvelles images qui seront saisies. Cette année, c'est l'Anglais Mark Neville qui est le dernier résident en date. Il s'est intéressé aux supporters de l'équipe de football de Guingamp.

Aujourd'hui, la ruralité est un sujet dont on entend de plus en plus parler, y compris dans le domaine de l'art. Elle est au cœur du projet de GwinZegal depuis ses origines, tout simplement parce que la commune de Plouha se situe dans une zone rurale qui a contribué à donner son identité au centre et à son programme. Après une exposition inaugurale du nouveau bâtiment consacrée à la notion d'« Echappée » – tout un programme pour l'ouverture d'une prison –, c'est une exposition monographique qui est proposée cet été par Bruno Serralongue (jusqu'au 13 octobre). Depuis le début des années

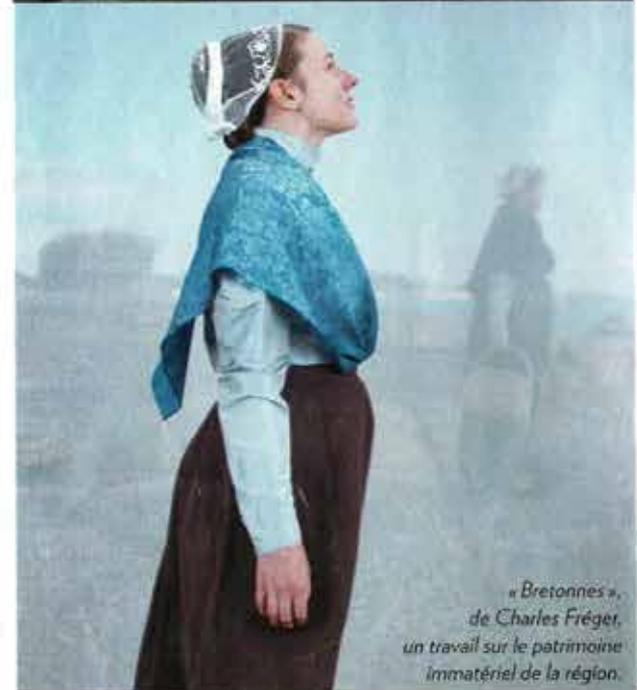
1990, toute son œuvre est habitée par la notion de lutte, de la « jungle » de Calais aux territoires indiens du Chiapas. Comme le racontent Solange Reboul et Jérôme Sother : « Entre 2012 et 2017, au cours de longues semaines de travail, il a cherché à donner une vision alternative de la Zad de Notre-Dame-des-Landes. Le titre, "En bas et à gauche", a été choisi en référence à un discours du sous-commandant Marcos. A la différence de l'image de guérilla en général véhiculée par les médias, il a voulu montrer un lieu d'échange, de dialogue et d'expérimentation. »

Parmi les activités singulières du centre d'art GwinZegal, figure aussi la fabrication des livres, pas de simples catalogues mais de véritables projets menés par des artistes – comme « Chemises », de Malick Sidibé, coproduit avec Steidl, le grand éditeur de photographie. Pour accompagner son exposition, Bruno Serralongue a lui aussi publié un ouvrage, qui rend compte des recherches d'un club de botanistes, les Naturalistes en lutte : ils ont tenté de faire cesser les travaux d'aéroport en intentant des actions en justice pour la protection d'espèces rares et protégées! ■

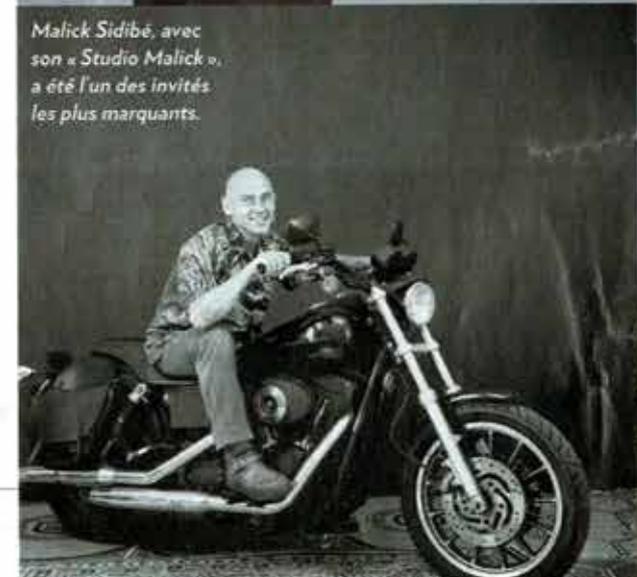
Anaël Piguet



Un lieu à l'atmosphère particulière.



« Bretonnes », de Charles Fréger, un travail sur le patrimoine immatériel de la région.



Malick Sidibé, avec son « Studio Malick », a été l'un des invités les plus marquants.



DANIEL ANDREAGE © TOMAS VAN HOUTRYVE

Territoires (Paris)

"Prix Roger Pic 2019", La Scam (5, avenue Vélasquez, 8e), jusqu'au 25 octobre 2019.

Cette année, le Prix Roger Pic a récompensé non pas un, mais deux photographes. Il s'agit de Denis Dailleux, membre de l'agence VU, qui a séduit le jury avec son sujet "In Ghana - We shall meet again", et Tomas van Houtryve, de l'agence VII, pour son étonnant travail intitulé "Lines and Lineage". Tandis que le premier dresse le portrait du quartier de Jamestown, un territoire ghanéen coincé entre mer et ville et pris entre tradition et

modernité, le second nous emmène en Californie pour revenir sur un passé oublié. Durant la première moitié du XIX^e siècle, le Mexique a régné sur ce que sont aujourd'hui les terres californiennes. Cette période, visiblement oubliée par les États-Unis, est absente de toutes les archives photographiques. Le photographe a donc imaginé, sur plaques de verre, ce à quoi cette période de l'Histoire aurait pu ressembler...



Résistance invisible (Guingamp)

"En bas et à gauche", Gwinzegal (4, rue Auguste Pavie), jusqu'au 13 octobre 2019.

Avec cette nouvelle série, Bruno Serralongue nous apporte un éclairage différent sur la résistance menée par les zadistes à Notre-Dame-des-Landes. Alors que les médias nous ont montré une vision plus sensationnelle, on découvre une communauté qui va au-delà de la lutte pour empêcher la construction d'un aéroport et la destruction d'une incroyable faune et flore... Chaque week-end, le photographe s'est rendu sur place, loin des barricades, pour montrer le combat collectif, passé sous silence, où les seules armes sont des loupes et des carnets à dessins. Ces botanistes ont répertorié les espèces rares qu'abrite la commune, trois ans durant, pour nourrir les dossiers juridiques à destination des tribunaux et prouver que ce projet d'aéroport engendrerait la perte d'une biodiversité qui ne pourrait pas être compensée. Avec cette exposition, Bruno Serralongue nous dévoile les vrais combattants de cette résistance...

Bruno Serralongue

En bas et à gauche

par Jean-Paul Robert

De Notre-Dame-des-Landes, on a moins retenu l'opposition entre manières d'envisager l'avenir que les confrontations, parfois violentes, des forces de l'ordre dépêchées contre des « zadistes » facteurs de désordre. Le clivage passe aussi par les mots et par les images. Celles de Bruno Serralongue sont aux antipodes des photographies de presse : elles résultent d'un travail effectué dans la durée. Surtout, elles sont à l'image de ce qu'elles montrent, en partageant la nature et participant de l'action. Ainsi, elles servent.

Par un petit matin d'avril 2018, quelques semaines après qu'avait été annoncé l'abandon du projet d'aéroport de Notre-Dame-des-Landes, débutait une opération d'évacuation d'envergure. Véhicules blindés et engins de chantiers étaient lancés aux côtés des escouades militaires pour jeter bas cabanes et autres constructions bricolées afin de déloger les « occupants ». Le Premier ministre annonçait alors que les opérations de *déconstruction* avaient débuté. Le mot, en contradiction flagrante avec les images de destruction diffusées simultanément, n'était pas qu'un euphémisme : il était un élément de langage médité, et participait de la communication gouvernementale.

LE SENS DES MOTS

Faire mentir les mots, désigner par eux les choses et les faits autrement qu'ils sont, les lancer en sachant qu'ils tromperont, et qu'ils voleront, c'est subvertir la langue. Preuve en fut donnée déjà par Victor Klemperer en 1947, quand il publia *LTI, Lingua Tertiï Imperii (La Langue du Troisième Reich)*. Ce philologue juif, chassé à ce titre de l'université où il enseignait, mais protégé par son mariage avec une « aryenne », avait tenu, entre 1933 et 1947, un journal dans lequel il avait noté au jour le jour la manière dont le nazisme s'était « insinué dans la chair et le sang du grand nombre à travers des expressions isolées, des tournures, des formes syntaxiques... » « Le III^e Reich, écrivait-il, a changé la valeur des mots et leurs fréquences, assujetti la langue à son terrible système, gagné avec elle son moyen de propagande le plus puissant et le plus secret. » L'exemple a été retenu, tandis que l'on ne parle plus de *propagande*, mais de *communication*. Reste que dévoyer la langue, c'est toujours empê-

cher de penser, c'est asservir, aliéner. Voilà pourquoi il importe de la cultiver, de débusquer et d'éviter expressions, tournures et formes qui sont le poison de la pensée, et de s'attacher à ce qu'elles restent justes. Cela passe par un travail. Il ne s'agit pas seulement de résister, mais bien d'établir ou de rétablir le sens des mots, et par celui-là des choses, des faits, des événements, des actions. L'enjeu n'est pas de s'opposer, mais bien d'approfondir, d'affûter, d'augmenter les moyens de penser et d'agir. Question d'éthique.

LE SENS DES IMAGES

Ce qui vaut pour les mots l'est pour les images. Celles de Bruno Serralongue ont cet *objet* (coller à la réalité) et poursuivent cet *objectif* (rétablir une forme de vérité, établir des formes d'action). Plusieurs éléments le démontrent. Une pratique, tout d'abord ; il partage dans le temps ce qui se passe – ses travaux s'échelonnent sur plusieurs années. Une façon de se placer, et de trouver un point de vue ; celui-ci est *avec* ; il est dans la scène, au milieu d'elle, parmi les acteurs ; la distance qu'il prend n'excède pas celle qui est nécessaire pour observer et voir. Ses photos sont faites à la chambre, qui ne passe pas inaperçue et qui impose réflexion. Ses images ne sont pas volées, mais composées ; elles sont comme des peintures, dont elles se souviennent. Ses tirages ne sont pas retouchés, ni léchés ; les défauts demeurent, les contrastes restent marqués, les couleurs sont franches, presque saturées. Ces images à la chambre sont documentaires (Serralongue cite Walker Evans). Il en a fait d'autres, rassemblées dans un ouvrage : elles constituent un compte rendu de sorties avec les naturalistes qui ont entrepris un relevé (un dictionnaire...) botanique et faunistique quasi exhaustif de la zone – travail de contre-expertise visant à démontrer la richesse et la singularité d'un biotope. Ces images-là sont faites avec un appareil à la main. Elles ont un autre statut, mais résultent de la même approche. Pour servir, pour penser le futur, pour faire œuvre, il faut d'abord connaître, savoir démasquer, savoir observer, regarder, savoir écouter, glaner, partager, savoir apprendre, patiemment, l'esprit et l'œil ouverts, avides. Qu'en serait-il des territoires si cet exemple était suivi ? ■

Coller à la réalité, rétablir une forme de vérité, établir des formes d'action

« Bruno Serralongue, En bas et à gauche », exposition au Centre d'art GwinZegal, Ancienne prison, Guingamp, jusqu'au 13 octobre 2019. À l'occasion, parution de Bruno Serralongue, *Comptes rendus photographiques des sorties des Naturalistes en lutte sur la ZAD de Notre-Dame-des-Landes, août 2015-avril 2017*, édition GwinZegal, juillet 2019, 18 x 24 cm, 164 pages, 25 euros.

Toutes images : épreuve jet d'encre sur papier Canson Baryta Photographique collée sur aluminium, capot plexiglas. Dimensions : 126 x 157 cm et 51 x 63 cm. Courtesy Air de Paris, Paris, et Baronian Xippas, Bruxelles.



La récolte des pommes
de terre au Rosier, ZAD
de Notre-Dame-des-Landes,
samedi 6 septembre 2014,
Collection Fonds régional d'art
contemporain de Bretagne.



« Notre terre sacrée », le Champ des Billons à proximité de la ferme de Bellevue, ZAD de Notre-Dame-des-Landes, samedi 8 octobre 2016.



> Le paysage de la Verdine, ZAD de Notre-Dame-des-Landes, lundi 8 septembre 2014. Collection French regional d'art contemporain de Bihagat



« Inviter sans venir », de nouveaux modèles de défenses et leur co-biotope, ZAD de Notre-Dame-des-Landes, octobre 2016.



> Produire les conditions de vie sur la ZAD de Notre-Dame-des-Landes, dimanche 7 septembre 2014.



< Le début de l'édification du plateau (contre la tour de contrôle) à la Résistance ZAD de Notre-Dame-des-Landes, samedi 5 novembre 2016.

> État des lieux de la ZAD et stratégies des collectifs (dépression, autres ZAD, projets « première phase » et « construction en dur »), Notre-Dame-des-Landes, samedi 5 juillet 2014.



< Christophe Bonneuil le « D comme Démocratisation du monde », extrait de l'Abécédaire pour la ZAD, bibliothèque de La Résistance ZAD de Notre-Dame-des-Landes, samedi 5 novembre 2016.



« Seul l'acte de résistance résiste à la mort, soit sous la forme d'une œuvre d'art, soit sous la forme d'une lutte des hommes. »

Gilles Deleuze (juin 1987)

La culture rencontre l'école au Champ-au-Roy

En clôture de l'exposition « Les yeux ouverts » à la prison, des élèves, philosophes, artistes et professeurs ont évoqué l'importance de l'art à l'école. Guingamp est en pointe sur le sujet.

Témoignages

« Le temps est révolu de mettre un jeune en face d'une œuvre d'art et d'attendre le miracle », lançait Michel Roussel, directeur régional des affaires culturelles, à l'ouverture de la rencontre sur la place de l'art dans l'éducation, mercredi.

Un temps fort pour lequel le centre d'art GwinZegal et le théâtre du Champ-au-Roy avaient convié des participants de toute la France : philosophe, professeurs, artistes, directeurs de lieux d'expositions, principale de collège... Pour conclure en beauté l'exposition « Les yeux ouverts », qui présentait, à la prison de Guingamp, les travaux photographiques réalisés conjointement par des élèves et des artistes, lors d'ateliers de trente heures.

« Construire une nouvelle génération »

En 10 ans, GwinZegal a organisé plus de 160 ateliers entre artistes et élèves de filières générales et professionnelles. Un engagement culturel salué par Michel Roussel, qui estime que l'art, pour une bonne intégration à l'école, doit suivre trois axes : « **Fréquenter l'œuvre, la pratiquer, la comprendre.** » Pour le recteur de l'académie de Rennes, Emmanuel Ethis, il est plus que temps de « **réconcilier des mondes qui ont l'air d'être opposés** », de « **construire une nouvelle génération** ». Encore faut-il trouver la juste place pour l'artiste, l'élève et l'enseignant.

En préambule de la journée, le philosophe Alain Kerlan a insisté sur l'importance fondamentale de l'éducation culturelle : « **C'est par la beauté que l'on s'achemine à la liberté.** » Et d'insister sur le fait que « nous vivons tous des expériences esthétiques, au quotidien, et celles-ci sont profondément pédagogiques. Un enfant de 5 ans qui travaille sur une œuvre peut rester concentré deux heures dessus. C'est une formidable école de l'attention. »



Des lycéens de Pavie et Notre-Dame ont témoigné de leurs expériences artistiques. Michel Roussel, directeur régional des affaires culturelles, et Emmanuel Ethis, recteur de l'académie de Rennes. La salle était comble.

Photo: Ouest France

Selon le philosophe, pour que l'éducation à l'art fonctionne à l'école, « **les enseignants devront vivre des expériences esthétiques dans leur formation, et en partager avec les enfants lors des ateliers.** »

Des élèves littéraires des lycées Notre-Dame et Auguste-Pavie ont témoigné des enseignements tirés de leurs ateliers d'écriture : « **Cela m'a permis de m'exprimer de manière différente, de sortir des cours magistraux** », expose l'une. « **C'est un enrichissement de découvrir l'autre sur un autre terrain que les cours habituels. Sur scène, certains**

se révèlent, se libèrent », constate une autre.

« Expériences bouleversantes »

Plusieurs tables rondes ont ensuite eu lieu. Lors de la première, l'artiste photographe Raphaël Dallaporta a partagé sa propre expérience : « **À l'école, j'ai appris que la photo était aussi une pratique artistique, grâce à un pion qui avait rouvert un labo photo... Ce sont des âges décisifs, où les expériences peuvent être bouleversantes.** » Sans l'initiative de ce surveillant, Raphaël Dallaporta ne

serait peut-être pas, aujourd'hui, l'un des photographes français les plus en vue...

Devant une salle comble, composée majoritairement de professeurs, tous ont confirmé l'importance de l'art et de la culture dans l'éducation. Sur ce thème, la municipalité de Guingamp semble en avance : elle fait partie des dix villes pilotes désignées par le gouvernement pour tester le dispositif 100 % EAC, qui vise à proposer un accès à la culture à tous les enfants scolarisés.

Fabrice BERNAY.

Sujets du moment : [Plus Trans Musicales à Rennes](#) [A Portraits](#) [A Poite d vers](#) [A Vals](#) [A Ligue 1 de football](#)

★ / BRETAGNE / CÔTES D'ARROR / GUINGAMP

“Contrôle Z” : quand les artistes photographes s'interrogent sur nos libertés face aux réseaux numériques



l'artiste Jeff Couderc a utilisé cette image prise par un radar de police lors d'un road-to-risque comme photo de mariage. © Catherine Steiller France 3 Bretagne

RESEAU



Face aux milliards de données personnelles livrées aux réseaux numériques, 11 photographes interrogent notre liberté, face au monde numérique. Des œuvres exposées au centre d'art contemporain GwinZegal à Guingamp.

Par Catherine Jounou
Publié le 05/12/2018 à 08:00

Comme Z, c'est le nom de cette exposition visible dans l'ancienne prison de Guingamp jusqu'au 23 février prochain. Dans les photographies présentes, la même interrogation : comment nos libertés individuelles sont surveillées par les outils de contrôle numérique qui nous entourent au quotidien et s'inscrivent dans nos vies sans en avoir l'air.

Des millions d'adresses, chaque instant scruté, analysé par des algorithmes à la vitesse de la lumière !

“ Jérôme Sohier, commissaire de l'exposition explique : Je me suis intéressé à tous les artistes qui utilisent les images d'internet puis particulièrement à ceux qui y oppose une résistance et qui se questionnent sur la manière dont sont produites ces images et à quoi elles servent. ”

LES JT 12/13 19/20

Les locaux : An Taol Lagad Itinéraires - Inoise

LES PLUS CHAUDS



Double infanticide à Landerneau : une lettre explicite retrouvée au domicile du père

Le pionnier dans le domaine est l'américain Jeff Gess. En 1989, il soigne ses photos de mariage grâce à une image d'un radar de police pris d'une immersion pour éviter les vitesse.

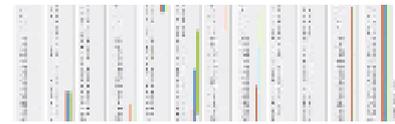
Interpeller nos contemporains

Depuis, les artistes créent des caméras et systèmes de surveillance pour interpeller leurs contemporains. Par exemple, des visages photographiés dans la foule à leur insu, grâce à un logiciel de reconnaissance faciale russe. Plus loin, les visages des 100 personnes les plus influentes de la city de Londres en mode four speed en animation, leurs noms, leurs séjours et les continents d'infirmité dans lesquels elles ont pu être introduites.

A voir aussi le travail de Julien Prévieux qui s'est posté devant les bureaux de Google.

“ Il a photographié des graphiques avec des morceaux d'algorithmes faits par des ingénieurs de la société et redessinés à l'encre de Chine. ”

A leur façon, ces artistes font un travail de lanceur d'alerte.



Éducation : découvrez le calendrier scolaire et les dates des vacances de l'année 2019-2020



[CARTE] Pénurie de carburant : où sont les stations-service où trouver de l'essence

Le monde carcéral a souvent fait l'objet d'approches photographiques singulières, comme celles de Christophe Loiseau ou Grégoire Koryanov déjà publiées dans Fisheye. Aujourd'hui, le travail de Maxence Rifflet présenté au centre d'art Géréziépat, à Guingamp, ainsi qu'une exposition au musée des Confluences, à Lyon – nous incitent à y revenir.

Tout les Couleurs

Prisons à l'épreuve des clichés

Plutôt que d'utiliser la photographie pour constater l'enfermement, j'ai voulu en faire un outil d'échange, de pensée et d'action. J'espère même qu'elle puisse servir à l'éveil d'un instrument d'émancipation, sinon de subversion...
système qui est devenu mon sujet. Il ne s'agit pas tant de faire entrer une caméra dans la réalité carcérale », explique Maxence Rifflet. L'artiste né à Paris en 1978 a passé plus de deux ans à arpenter les prisons françaises pour en rapporter des images réalisées dans sept établissements et exposées ici sous le titre Le Grand Ordonneur et autres nouvelles des prisons. S'éloignant du reportage, du documentaire ou d'approches purement photojournalistiques, Maxence Rifflet a pour chaque expérience un dispositif particulier afin de « mettre à nu le mécanisme même de l'enfermement », et interroger l'architecture. « Les prisons, c'est de l'architecture et beaucoup de temps, la question était de trouver comment faire sentir quelque chose de ça », et l'auteur le montre dans plusieurs de ses créations. C'est ce qu'on peut voir avec Un mouvement perpétuel (à gauche), une composition réalisée à partir de plusieurs clichés de Jilien, un détenu pris dans la cour de promenade de la centrale de Coët-sar-Sarlin – l'une des plus sécuritaires de France. Découper sous forme d'une séquence dans un minuscule espace, comme le défilé d'un

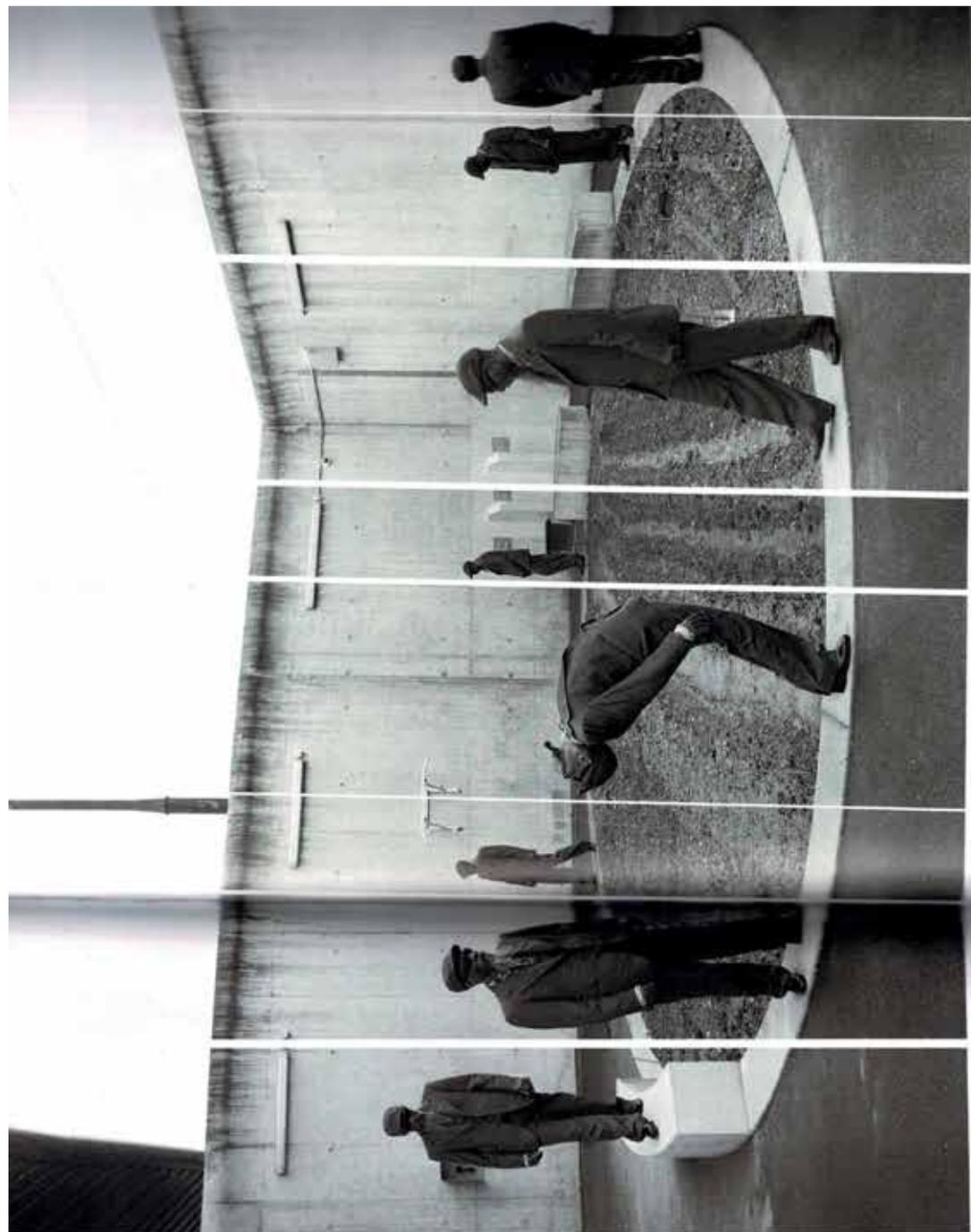
oblatroux, la scène représente le prisonnier marchant autour d'un jardin en friche, dans différentes positions. Un parcours sans fin pour dire ce temps qui ne passe pas...

MACHINE OPTIQUE

Plus loin, on découvre Paul sur un tapis de courses, photographié en multi-exposition. Un homme qui court, venant de sortir du cadre, prêt à partir au prochain cliché. « Tu peux me photographier et tu peux photographier ma cellule, mais je ne veux pas être photographié dans ma cellule », l'un des aphorismes de ce jeu de double enfermement : celui du cadre et celui de la prison... Au fur et à mesure de ses découvertes et des architectures qu'il voit – et dans lesquelles il a initié des ateliers avec les détenus – Maxence Rifflet imagine des dispositifs pour rendre compte de la singularité des lieux, sans avoir de système préétabli. C'est ainsi qu'il découvre au centre de détention de Caen une structure de l'espace très particulière où l'architecte a imaginé « d'éclairer en partant des cellules et de les faire couler par dehors, de manière qu'en les développant sous un angle de quatre-vingt-dix degrés, les prisonniers, placés

d'entrée de leurs cellules, verraient le prétre tout en face d'eux sans qu'il leur fût possible de s'opposer entre eux, à cause de l'obscure qui leur serait opposé par les portes effle-mêmes ». Cette configuration originale – qui au premier pas uniquement en compte le point de vue du surveillant (et non celui d'une architecture globalement déterminée par des contraintes fonctionnelles et sécuritaires. « La photo qu'il prend avait pour but de restituer cette dimension, mais elle fut ensuite insuffisante pour rendre compte des enjeux », alors l'auteur s'installe dans sa chambre noire avec d'autres éléments du dossier – en particulier une citation de Le Corbusier publiée dans un article du Monde concernant cette même salle de ses

MAXENCE RIFFLET
PROJET CENTRAL DE
COÛTE SUR SARTHE
PMO-31 MAR 2014





LE MANDALACCELUMARE, CENTRE DE CRÉATION DE CAEN, 2016. ENFOS CORPUS, 2016. LE NOUVEAU GABRIELLE

préférés, Maxence Bifflet déconstruit la grilleuse de l'architecte pour en faire un point de vue en mode cut-up, qu'il ajoute à son image. La relation établie « L'architecture est le jeu sérieux, correct et métaphorique des volumes assemblés sous la lumière » devient « Sous la lumière, l'architecture est le jeu correctif des hommes ». D'autres éléments plastiques s'ajoutent à son image qui se transforme ainsi en véritable « narration visuelle ouverte », pour reprendre les termes de l'artiste. Une œuvre qui, doucement, peut se voir de très loin comme de très près.

LE CORPS EST LA MESURE

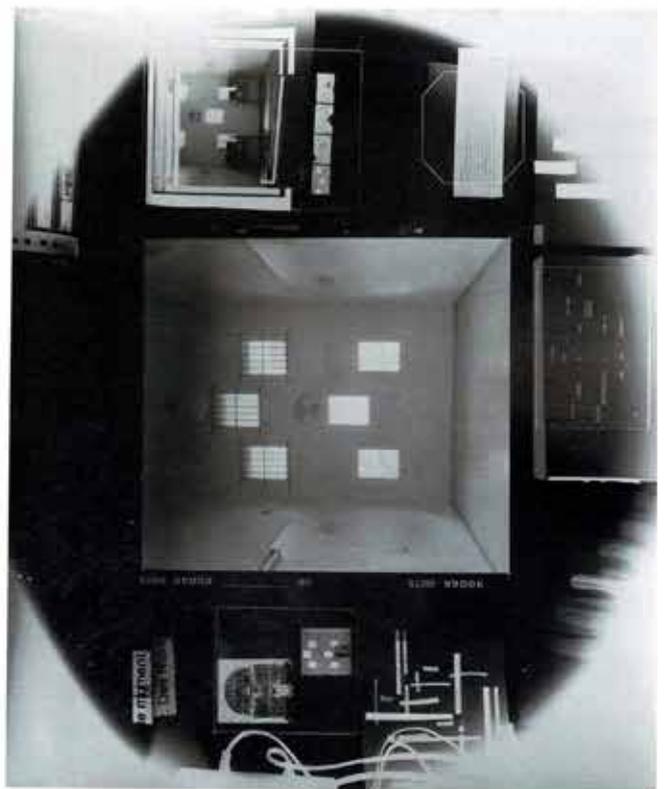
Très près, c'est sans doute en qu'éprouve Jacques F. qui, en écartant ses bras, touche les murs de sa cellule du centre de détention de Caen. Sur la photo, il sourit, entre son lit et le bureau-cuisine. « Le rapport à l'architecture est une question d'échelle dont le corps est la mesure », analyse Maxence Bifflet. Visitant le quartier des femmes de la maison d'arrêt de Blois, l'artiste rencontre Lucie qui, avec son corps, en mesure l'espace. Cet atelier transforme ce nouveau travail en performance dont les images seront collées sur les murs de la prison – les rendant ainsi accessibles à l'ensemble des détenus. Tout est une question d'échelle, comme le souligne la table géante filaire mètres de haut qui trône au milieu de l'exposition de l'artiste au centre d'art Gwiz Zagreb à Guingamp, situés dans une ancienne prison. Sur cette table, qu'on découvre



d'échelle encore avec la photo de Robert Rudaizerman tenant entre ses mains la maquette de la prison de Mazanc, en Dordogne. L'histoire de cet établissement imaginé en 1984 par l'ancien garde des Sceaux et ouvert en 1986 est assez édifiante. « Avec Mazanc, nous avons voulu mettre en œuvre nos idées sur la prison, explique celui qui a aboli le peignoir de nuit en France. Nous étions guidés par un principe simple, dans un centre de détention, il faut tout regrouper dans un même espace. L... / Comme dans certains clubs de vacances, » liaison pour laquelle le ministère de la Justice avait choisi les architectes Noëlle Janet et Christian Demassidy – contemporains des Club Med – pour penser cet établissement devant accueillir les prisonniers en fin de peine, et préparer leur réinsertion. Mais l'administration pénitentiaire, estimant que cette organisation ne conviendrait pas à tous les détenus, a décidé de scabotiser la prison aux auteurs d'infractions sexuelles. « L'expérience a été meurtrière et discréditée, raconte Christian Demassidy. Et le report de Grand Robert, pour reprendre le titre de l'œuvre dessinée par Maxence Bifflet avec trauit, datée alors d'un âge inconcevable tristesse. » Dans le barazin, collée pour l'occasion, figure un portrait bouleversant qui n'est pas



PHOTO IDENTITÉ DE LA CARTE DE CIRCULATION DE CAEN, 2016. ENFOS CORPUS, 2016. LE NOUVEAU GABRIELLE, 2016. PHOTO DE FICHIER SUR TABLE DE CAEN, 2016. LES PHOTOS DU MÉMOIRE, 2016. LE NOUVEAU GABRIELLE, 2016. LE MOMENT DE LAURE, 2016. LE NOUVEAU GABRIELLE, 2016. CENTRALE DE CONSOLE GUA, 2016. 3075.



Accueil > Émissions > La Grande table d'été > Épisode : Entre quatre murs

Le 21/07/2020

Entre quatre murs

▶ ÉCOUTER (1H14)

À retrouver dans l'émission
LA GRANDE TABLE D'ÉTÉ par Maylis Boesnel

S'ABONNER

CONTACTER L'ÉMISSION

A quoi ressemble la vie entre les murs ? Désireux de s'éloigner des stéréotypes sur la prison, Maxence Rifflet joue avec les formes et la photographie pour faire émerger l'espace et le corps dans l'univers carcéral. Avec Maxence Rifflet, photographe, et Delphine Boesel, présidente de l'OIP.



"Un mouvement perpétuel", photographie issue de l'exposition Le grand observateur et autres nouvelles des prisons - Crédits : Maxence Rifflet

Maxence Rifflet, photographe expose au Centre d'Art de GwynZegal ses photographies qui visent à représenter le plus fidèlement possible l'expérience de la vie en prison. Au delà de la simple représentation, il joue avec les espaces et la forme, remettant en perspective sa pratique même de la photographie.

« Une des questions c'était l'angle entre cadrer et enfermer. (...) La photographie peut être une mise en boîte absolument insupportable. En prison, ce problème devient particulièrement criant. Maxence Rifflet

« Il y a une deuxième étape de travail en atelier qui consiste à essayer de donner une forme à cette image qui devient un objet, et d'essayer de retranscrire dans l'objet ce mouvement. Maxence Rifflet

La période du confinement a vu les prisons se vider ; sans pour autant être libérés, de nombreux détenus ont eu des peines alternatives à la détention. Delphine Boesel, présidente de l'Observatoire International des Prisons revient sur cet événement et sur les conséquences à en tirer.

« Cela montre que c'est possible, il faut se saisir de ce qui a été fait pendant cette période pour réfléchir et se dire que les courtes peines de prisons n'ont pas leur place en détention et qu'on peut permettre des alternatives et des aménagements de peine. Delphine Boesel

« La prison ne peut pas être une fin en soi. Telle qu'elle est conçue aujourd'hui, elle ne fonctionne pas. Elle n'apporte, dans sa conception globale, pas les réponses qu'on m'en attend. Au contraire, elle devrait être limitée à un certain nombre de personnes. C'est aussi cette sur-pénalisation de la société qui fait qu'il faut des réponses pénales au moindre comportement, et qu'on dirait vers la sur-incarcération et le sur-enfermement. Delphine Boesel

LES DERNIÈRES DIFFUSIONS



LES PLUS CONSULTÉS

Les gauchers, contrariés par les neurosciences 1

Souffrances psychiatriques et de la psychiatrie 2
30 MIN LA GRANDE TABLE D'ÉTÉ

A l'heure des révolutions 3
GRANDES TABLES : KARL MARX, L'INCORAL

Avoir raison avec... Judith Butler (2/5) : Gender Trouble : théorie queer et études de genre 4
38 MIN AVOIR RAISON AVEC...

Recherche, Université : la loi en débat, avec la ministre Frédérique Vidal 5
52 MIN LA GRANDE TABLE D'ÉTÉ

Protection des cathédrales : "On a le même rapport au patrimoine qu'avec le buffet de la grand-mère" 6

Une jeunesse allemande 7
GRANDES TABLES : KARL MARX, L'INCORAL

Sous les drapeaux rouges 8
GRANDES TABLES : KARL MARX, L'INCORAL

Cézanne, les maîtres et Zola 9
1H13 LA GRANDE TABLE D'ÉTÉ

21 ans d'horreur pour les adeptes du Falun Gong victimes de l'oppression chinoise 10

Des milliers de clichés d'une France disparue

Photo. L'exposition Madeleine de Sinéty *Un village* ouvre à Guingamp (Côtes-d'Armor), vendredi. Un témoignage inestimable de la France rurale des années 1970, jamais montré auparavant.

Le regard magnétique d'une enfant, les ensilages du printemps, la fête du village... Ces trésors enfouis depuis près de quarante ans attendaient d'être exhumés.

Ce sera fait à partir de vendredi au centre d'art contemporain Gwinzegal, à Guingamp, avec l'exposition *Un village*, consacrée au travail hors du commun - jamais montré - de la photographe autodidacte Madeleine de Sinéty.

Tout commence pour elle dans un embouteillage : le 1^{er} juillet 1972, de retour vers Paris, après des vacances en Bretagne, elle est bloquée par les embouteillages. « Je quittai la nationale pour une petite route de campagne et décidai de m'arrêter pour la nuit dans le village le plus perdu que je puisse trouver », racontera-t-elle dans ses carnets.

Une France disparue

Poilley est un village de 500 âmes, au nord de Fougères (Ille-et-Vilaine), comme il y en a tant dans la campagne bretonne. Elle en tombe amoureuse, s'y installe et commence à photographier la vie, probablement au Nikon 24 x 36.

Le point de départ d'une œuvre colossale. De 1972 à 1981, date de son déménagement aux États-Unis, elle immortalise inlassablement le quotidien des habitants, ses voisins, ses amis. Des dizaines de milliers de clichés d'un monde en train de disparaître, celui d'une France rurale, communautaire, qui utilise encore des chevaux aux champs, au tournant de la mécanisation et de la modernité. Jusque-là, seules quelques photos, en noir et blanc, avaient été montrées, lors de deux expositions, à la BNF et au Museum of Art de Portland.

Après le décès de sa mère, en 2011, Peter Behrman de Sinéty lègue les 33 280 diapositives couleur et 23 076 négatifs noir et blanc au



Le regard magnétique d'une enfant, dans le village de Poilley en Ille-et-Vilaine.

PHOTO : MADELEINE DE SINÉTY

musée Nicéphore Niepce de Châlons-sur-Saône (Saône-et-Loire).

« Avec Peter, j'ai passé des jours entiers, dix heures par jour, à regarder les diapositives, pour en choisir 500 », se remémore Jérôme Sother, codirecteur de Gwinzegal.

Place majeure parmi les femmes photographes

Quelque 200 seront visibles à l'exposition de Guingamp (puis au Musée de Bretagne, à Rennes l'an prochain), et quatre-vingt cinq dans un livre édité pour l'occasion.

Alors que la majorité des photographes de ces années-là choisissaient

le noir et blanc, elle réalise « un travail unique. Je ne connais rien d'autre d'aussi fort, en couleur, sur cette période, avec une telle intensité de travail et sur un temps aussi long. Pour moi, elle mérite d'être reconnue, avec une place majeure parmi les femmes photographes des années 1970 ».

Peter Behrman de Sinéty trouve « formidable que le projet revienne en Bretagne. Ces photos étaient restées trente ans dans une cave, aux États-Unis. Les habitants de Poilley ont accueilli Madeleine dans leur vie. C'est auprès d'eux qu'elle est devenue photographe. »

Depuis le début du mois, des ethnologues travaillent à recueillir la parole des habitants de Poilley qui l'ont connue. « Pour ne pas avoir uniquement un regard esthétique sur ces images, mais aussi un regard d'anthropologue », présente Laurence Prod'homme, conservatrice au Musée de Bretagne.

Fabrice BERNAY.

Exposition Madeleine de Sinéty *Un village*, du 18 septembre au 17 janvier 2021 au centre d'art Gwinzegal, à Guingamp. Mercredi au dimanche, 14 h à 18 h 30. Gratuit. Livre aux éditions Gwinzegal. 188 p. 35 €.

Le Télégramme

Vendredi 25 septembre 2020 / www.letelegramme.fr / Tél. 09.69.36.05.29

Pour Peter Behrman de Sinéty, le village de Poilley représente « la mythologie de mon enfance. Ces gens étaient presque comme ma famille ».



La photographe Madeleine de Sinéty racontée par son fils

La nouvelle exposition de GwinZegal à la prison de Guingamp met en lumière les photos de Madeleine de Sinéty, prises dans le petit village de Poilley. Son fils Peter raconte son émotion.

Emmanuel Nen

● Un village. C'est le nom de la nouvelle exposition proposée par le centre d'art GwinZegal dans l'ancienne prison de Guingamp. Une exposition visible jusqu'au 17 janvier, qui s'appuie sur un fonds de 52 000 photos de Madeleine de Sinéty, qui a immortalisé la vie quotidienne du petit village de Poilley, en Ille-et-Vilaine, dans les années 1970-80. Jérôme Sother (codirecteur de GwinZegal, NDLR) a une vision exceptionnelle, qui s'accorde parfai-

tement avec celle de Madeleine. Il fait revivre une œuvre », souligne Peter Behrman de Sinéty, le fils de la photographe.

« **Beaucoup d'émotion** »

L'enseignant en université, qui vit à Paris depuis deux ans, était présent à Guingamp durant deux jours, à l'occasion du vernissage. Outre sa « joie d'être là », il dit avoir ressenti « beaucoup d'émotion ». Car, pour la première fois, l'œuvre de sa mère fait l'objet d'une exposition. Grâce à un partenariat avec le propriétaire du

fonds photographique, le musée Niépce, à Chalon-sur-Saône, considéré comme le musée de l'histoire de la photographie en France.

Né en 1980, Peter a grandi avec les photos de Madeleine éparpillées un peu partout dans la maison familiale. « Le village de Poilley représente la mythologie de mon enfance. Ces gens étaient presque comme ma famille. Leurs noms faisaient partie de notre vie ». Et pourtant, il n'a mis les pieds dans le village breton que dans les années 1990, pour accompagner sa mère avec son frère aîné. « C'était très touchant de retrouver ces familles qui étaient si chères à ma mère. J'avais l'impression de les connaître moi-même ».

Des familles avec lesquelles Madeleine de Sinéty s'est liée d'amitié à partir en 1972. Un soir de juillet, la

dessinatrice et peintre parisienne a quitté la route nationale pour s'arrêter « dans ce village perdu. Elle a rencontré les villageois le lendemain matin et a, de suite, sympathisé ». Jusqu'à « tout quitter » pour s'installer à Poilley.

« **Elle était pleinement intégrée** »

Dan, son mari, reporter pour l'Unesco à Paris, la rejoignait le week-end. « Elle était pleinement intégrée. Elle faisait les moissons, dormait dans les fermes, elle participait aux fêtes du village et organisait des soirées de projection de ses diapos à la salle des fêtes ».

À la naissance de Peter, en 1980, la famille de Sinéty est repartie aux États-Unis, pour s'installer dans le Maine, « dans un petit village en pleine forêt ». Puis, à la mort du père

de famille, les villageois de Poilley se sont cotisés pour payer à Madeleine un billet d'avion afin qu'elle reprenne son travail de photographe. Leur photographe. « Elle a ensuite effectué des séjours réguliers, parfois de plusieurs mois, jusqu'en 2001. Madeleine a collecté trente ans de photos dans le village. Des clichés en couleur, ce qui était rare à l'époque », souligne son fils. « Un village », une exposition inédite à plus d'un titre.

Pratique

L'exposition « Un village » de Madeleine de Sinéty est ouverte dans l'ancienne prison, 4, rue Auguste-Pavie à Guingamp, jusqu'au 17 janvier. En accès libre du mardi au dimanche, de 14 h à 18 h 30, au centre d'art GwinZegal. Contact : tél. 02 96 44 27 78 ou e-mail, info@gwinzegal.com

CENTRE GWINZEGAL À GUINGAMP. Une superbe expo photo retrace la vie d'un village breton des années 70

140 personnes au vernissage. Un millier le week-end suivant, pour les journées du Patrimoine. Environ 50 visiteurs depuis, aux jours d'ouverture. La nouvelle exposition photo présentée par le Centre d'Art GwinZegal, à Guingamp, a déjà attiré énormément de monde et ce n'est qu'un début. Car les images de Madeleine de Sinéty vont encore beaucoup faire parler d'elles dans les prochains mois, tant elles évoquent des souvenirs à tout le monde et provoquent une foule d'émotions.

Des scènes de vie croquées sur le vif

Cette exposition nous replonge dans les années 70, une époque que même les moins de 20 ans peuvent connaître, à travers les récits de leurs parents ou de leurs grands-parents. L'époque où on tuait le cochon dans la cour de la ferme. L'époque où les ados chargeaient les bottes de paille à la fourche sur la remorque. L'époque où les jeunes se baignaient dans la rivière. L'époque où on ramassait les pommes en famille pour

faire du cidre. L'époque où on jouait au foot dans un pré, il n'y avait pas forcément de lignes blanches tracées au sol mais on s'amusait bien quand même...

Une période pas si lointaine que ça finalement, mais qu'on revit étrangement à travers une seule exposition, réunissant des photos prises dans un seul village, mais qui auraient pu être prises dans mille endroits différents, et qui nous émerveillent.

Une période de transition

Des photos en couleur qui immortalisent la vie ordinaire des gens du village, qui retracent les événements d'une communauté et la vie intime des habitants d'un village rural en pleine mutation.

Madeline de Sinéty (1934-2011) se forme à l'École des Arts décoratifs, à Paris, à la fin des années 1950. Autodidacte en photographie, elle tombe sous le charme d'un petit village de Bretagne qui révèle ses souvenirs d'enfance à la campagne, Poilley, 500 habitants, petit vil-

lage à 60 kilomètres au nord de Rennes, s'organise autour de son clocher de granit, de ses maisons de pierre. Une vingtaine de fermes s'éparpillent aux alentours du bourg. Le temps semble s'y être arrêté.

Sur un coup de tête, Madeleine de Sinéty s'y installe et y habite entre 1972 et 1981. Très vite, elle se lie d'amitié avec plusieurs familles, qu'elle photographie inlassablement au travail et dans leur vie quotidienne. « De temps en temps, elle invite tout le monde à une projection de diapositives. Il fallait transporter depuis l'église, jusqu'à la salle des fêtes au plancher en terre battue, assez de bancs pour asseoir tous ceux qui venaient admirer, au milieu des cris et des rires, leur propre vie, leur travail de tous les jours, étonnés de trouver cela si beau ». En 1981, elle quitte Poilley pour aller vivre aux États-Unis.

Une décennie dans le cœur des villageois

« 30 000 diapositives en couleur étaient stockées dans notre cave. Elles sont restées dans des cartons pendant 40 ans et certaines sont exposées pour la première fois, je ne les avais jamais vues avant », témoigne Peter, le fils de Madeleine, avec beaucoup d'émotion. « Madeleine travaillait dans les champs, elle dormait dans les fermes, elle vivait dans le village à part entière ».

Jérôme Sother, directeur de GwinZegal, est subjugué par cette incroyable collection d'images : « Aujourd'hui tout le monde se photographie tout le temps, c'est devenu



Pour ce projet, Jérôme Sother, directeur du Centre d'art et de Peter de Sinéty, fils de Madeleine de Sinéty, devant l'exposition présentée jusqu'en janvier au centre GwinZegal à Guingamp.

un acte anodin. Mais autrefois, les gens ne se voyaient jamais en photo, encore moins dans un petit village isolé en Bretagne. Madeleine a photographié tous ces gestes du monde rural qui ont aujourd'hui disparu. Cela pourrait être n'importe tout en France. Entre 1970 et 1980, il s'est passé plein de choses et ces photos parlent à beaucoup de gens et à des personnes très différentes ».

Décédée en 2011, Madeleine n'aura pas eu le temps d'ordonner elle-même cette archive. Seul le noir et blanc avait été partiellement dévoilé lors d'une exposition à la BNF et d'une autre au Museum of Art de Portland. « C'est donc sans elle, avec Peter, son fils, que nous nous sommes emparés du fond des images couleur et que nous avons tenté, le plus humblement et le plus fidèle-

ment possible, de mettre en lumière son entreprise, qui n'est ni celle d'une photographe répondant à une commande, ni celle d'une anthropologue, mais l'entreprise de vivre d'un artiste partageant la vie d'une communauté soudée, d'un microcosme rural à l'orée de la modernité », poursuit Jérôme Sother.

Environ 200 photos exposées

Un gros travail a été réalisé sur les diapositives originales, pour les dupliquer, numériser, restaurer, afin de mettre sur pied cette expo exceptionnelle. 150 images qui tournent en boucle sur trois projecteurs diapos installés dans une salle annexe de l'exposition, qui accueille par ailleurs une cinquantaine de photos accrochées au mur. L'exposition sera présentée au musée de Bretagne à Rennes l'été prochain. D'ici là,

des publics de tous âges l'auront admirée et commentée à Guingamp.

L'exposition est accompagnée d'un livre aux Éditions GwinZegal reprenant une centaine de photographies, mais aussi d'une sélection de textes issus de l'abondant journal tenu quotidiennement par la photographe.

LLF



Le ramassage des pommes pour faire du cidre, une belle tranche de vie.

■ Pratique. Exposition présentée du 18 septembre 2020 au 17 janvier 2021 au centre d'art GwinZegal à Guingamp. Ouvert du mercredi au dimanche, de 14 h à 18 h 30. Entrée libre. En dehors de ces horaires, des visites gratuites sont organisées pour les groupes en contactant au préalable le centre d'art GwinZegal. Tél. 02 96 44 27 78.

LE PORTFOLIO

LES MOISSONS DU TEMPS.



Photos Madeleine DE SINÉTY
Toute Claire GUILLOT

Page de gauche,
Mie des Fleurs
en 1972.
C-Deux, P&H-
Dix, en 1974.

Un jour de 1972, Madeleine de Sinéty découvre par hasard le village breton de Poilley. Elle y restera jusqu'en 1982, photographiant les familles, dont elle partagera la vie, des moissons aux veillées, des mariages aux baptêmes, au plus près d'un quotidien laborieux et heureux. Cette tendre chronique d'un monde rural à l'oree d'une modernisation radicale se raconte dans un livre rassemblant une centaine d'images choisies par le fils de la photographe disparue en 2011.

LA VIE EST DURE À POUILLEY dans les années 1970. Dans ce petit village au nord de Rennes, les traditions s'enchaînent, comme les saisons. Les plus petits comme les plus vieux sont mis à contribution : il faut faire les foires, traire les vaches, repiquer les betteraves, serrer les ligots, ramasser les pommes... La vie est dure, mais on s'enfonce dans le travail, on aime le travail. Et on s'y amuse aussi. Elle prend aussi des images extraordinaires, entre les soirs crepus, les bals du village et, surtout, l'entrainement des équipes de football à ciel ouvert, au milieu de la nature et des animaux.

La vie ordinaire de ce petit village a été immortalisée grâce au regard d'un photographe, avec un style unique, à l'époque, en 1972. Madeline de Sisty, à l'époque, a imaginé, la nuit, dans l'écriture à

personnages sont saisis en plein effort, comme on ritur aux éclats, en compagnie de nombreux habitants. Sans en être totalement conscient, Madeline de Sisty a aussi enregistré un monde en train de disparaître. Elle a aussi photographié des gens qu'elle aime, à commencer par le duo formé par Maria Touchard, forte femme, et sa petite fille, l'espiègle Béatrice. Ses images décrivent avec humour et un sens aigu du détail la vie qu'elle a partagée, au cœur même des fermes, de la cuisine, les châtagnes qui grillent dans la pelle à trous, la toilette éponge des oreilles emmitonnées au peigne. Au début des années 1990, alors que la

photographe a quitté Pouilly de ans plus tôt, le cœur défilé, pour vivre aux États-Unis avec son mari, le maire du village lui envoie une lettre : les habitants, frappés par la même incertitude, doivent vivre, se sont codés pour lui payer un billet d'avion et lui offrir un repas. Elle a écrit : « Le fait est qu'il ne m'est pas venu à l'esprit d'aller voir ce village, car j'étais déjà en France, en train de faire des photos de Rennes, en train de faire des photos de Rennes, en train de faire des photos de Rennes... »

La photographie, disparue en 2011, avait exposé certaines de ses images en noir et blanc à la BNF en 1996, mais elle a laissé ses 35 200 diapositives en couleurs derrière dans des boîtes. C'est son fils, Peter Beltrami de Sisty, avec le centre d'art contemporain de Guingamp, qui a sélectionné une centaine d'images pour cette immense collection ajoutée à

shibite par le Musée Nicéphore-Niepce, à Chalon-sur-Saône, à l'occasion d'une exposition itinérante à Guingamp pour l'instant terminée à cause du confinement, elles y font revivre le village de Pouilly et le quotidien si aimé que Madeline de Sisty avait tant aimé : « Le fait est qu'il ne m'est pas venu à l'esprit d'aller voir ce village, car j'étais déjà en France, en train de faire des photos de Rennes, en train de faire des photos de Rennes... »

UN VILLAGE DE MADRINE DE SISTRY. EN ANNEXE, 100 P. 34



De gauche à droite, le village de Pouilly en 1972.

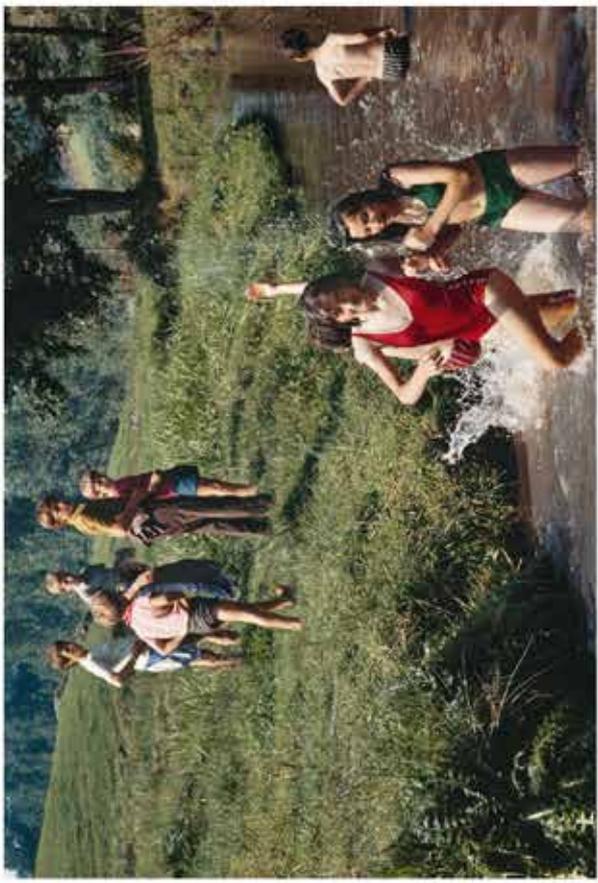
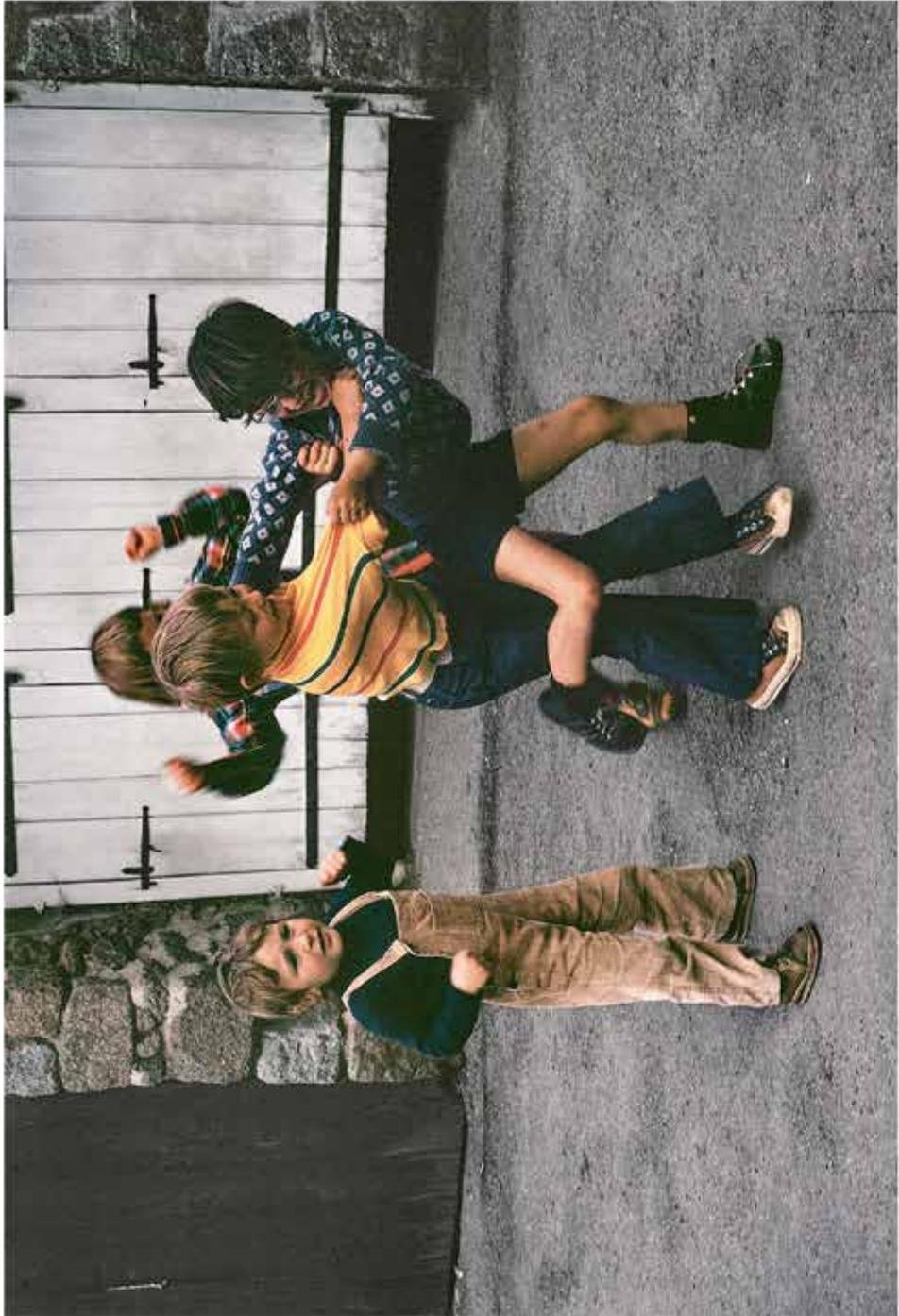


Photo de Madeline de Sisty

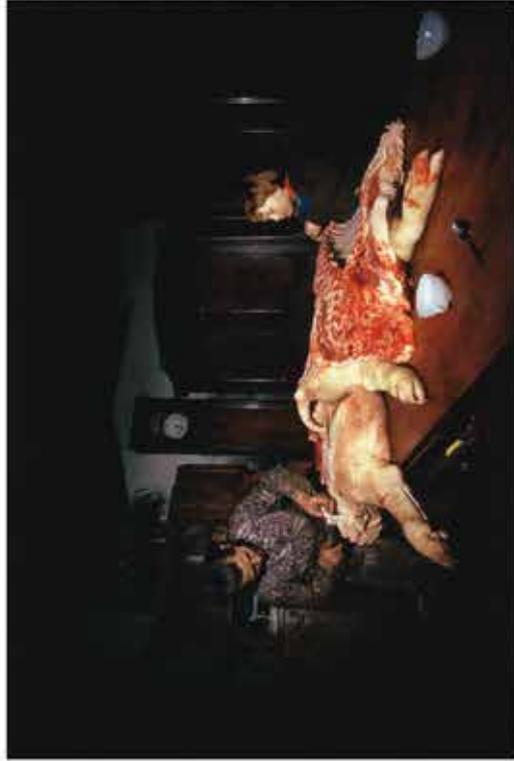
LE PORTFOLIO



Crochet,
à Vila Verde,
en 1974.
Cristina de
Faria et Ricardo
Bento en 1976.



LE PORTFOLIO



Page de droite:
chat à famille
Dorcas en 1973.
Cronen,
chat à famille
Dorcas
en 1978.



Illustration: P. K. S. / A. S. / A. S.



Nancy de Moulins



Page de droite :
 l'agriculture
 dans le monde,
 en 1970.
 Di. Alamy, photo de
 l'agriculture dans
 le monde, en 1970.



CHAMPS CONTRE- CHAMP

C'était juste avant le remembrement et les grands bouleversements qu'a connus la campagne bretonne dans les années 1980. Les photos, douces et chaleureuses, de Madeleine de Sinéty saisissent sur le vif un monde rural révolu.

Par Yasmine Youssi



Quitter la route pour échapper au flot des Parisiens. Et prolonger de quelques heures encore ces vacances en Bretagne. Le 1^{er} juillet 1972, Madeleine de Sinéty (1934-2011) cherche donc un village éloigné de la nationale où passer la nuit. La tombée du jour la cueille à 20 kilomètres de Fougères, en Ille-et-Vilaine. Bienvenue à Poilley, cinq cent cinquante habitants, où la jeune femme restera finalement... une décennie. Comme si elle présentait, dès ce soir-là, l'importance de son œuvre photographique à venir : 33 280 diapositives couleur et 23 076 négatifs en noir et blanc d'une beauté et d'une douceur sans égales, qui saisissent les derniers feux d'un monde rural en voie d'extinction. Celui d'avant le remembrement imposé par loi de 1954 – qui vit les terrains séparés par des haies depuis des siècles être regroupés en de gigantesques parcelles. Celui des fermes bientôt transformées en exploitations agricoles. Celui des paysans amenés à devenir agriculteurs. De ce corpus exceptionnel donné au musée Nicéphore Niépce de Chalon-sur-Saône, Jérôme Sother, codirecteur du Centre d'art GwinZegal de Guingamp, aidé de Peter Behrman de Sinéty, le fils de l'artiste, a

tiré une exposition magnifique qu'il sera possible de voir dès la fin du confinement. Mais surtout un très beau livre regroupant plus de photos encore.

Contrairement au photographe Raymond Depardon, dont l'œuvre est hantée par la ferme de ses parents à Villefranche-sur-Saône, Madeleine de Sinéty connaissait peu le monde rural. Issue de la noblesse de province, enfant elle rejoignait chaque été le château Renaissance familial dans la vallée de la Loire. Sauf qu'elle avait l'interdiction absolue d'en approcher la ferme. Son bac en poche, elle espère faire les Beaux-Arts, et se voit là encore opposer un veto parental. Ce sera donc les Arts déco, et un métier de dessinatrice à la clé, qu'elle exerce dans différents magazines comme *Marie-Claire*. Initiée par son mari, un journaliste américain, elle apprend la photographie en autodidacte quelques mois à peine avant de débarquer à Poilley.

C'est pourtant ce médium qu'elle choisit pour raconter la vie du village et de ses habitants. Elle se met d'emblée au dia-

Poilley, 1975. Deux clichés parmi les 33 280 diapositives couleurs réalisées par Madeleine de Sinéty dans le village d'Ille-et-Vilaine.

À VOIR

1972

« Un village »

Jusqu'au 17 janvier, Centre d'art GwinZegal, Guingamp (22). www.gwinzegal.com Catalogue, éd. Gwinzegal, 180 p., 35 €.



AU TEMPS DU BOCAGE

« Comme beaucoup de villages dans ce coin de Bretagne, Poilley s'élevait autour d'un clocher de granit planté au sommet d'une colline basse. Ces maisons séculaires de pierre dure et sévère, serrées silencieusement autour de l'église hautaine et triste, c'est mon pays. [...] Une vingtaine de fermes s'éparpillent autour du bourg. Il y a vingt ans à peine, de hauts talus de terre plantés d'arbres divisaient tout le pays en parcelles étroites, protégeant la sol de la pluie et des grands vents de mer. Aujourd'hui, les plus petites fermes ont disparu, la plupart des talus ont été abattus, les champs élargis pour ouvrir le passage aux imposantes machines agricoles modernes. »
Texte de Madeleine de Sinéty (1996), extrait du très beau catalogue qui accompagne l'exposition.

person, participe aux travaux des champs, véhicule les uns et les autres. Et se cale sur le rythme des saisons – labour au printemps, foins l'été, serrage des fagots à l'automne. Elle ne rate aucun événement, ni les mariages où l'on perpétue les danses traditionnelles, ni les comices agricoles.

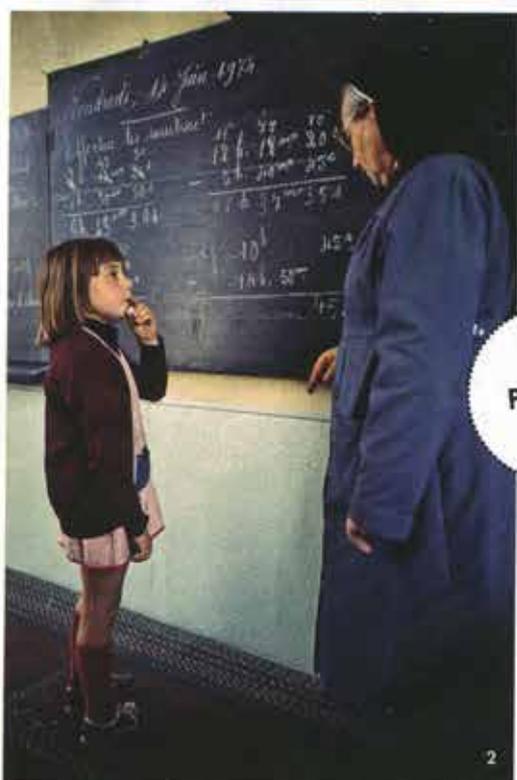
L'appareil toujours à portée de main, Madeleine de Sinéty immortalise tout, tout le temps. Jusqu'à se fondre dans le paysage et se faire oublier des villageois. Jamais posées, toujours saisies sur le vif, ses photos magnifient ses sujets. Elle y joue du clair-obscur dans des portraits où les visages sont caressés par une lumière chaude quand le reste de l'image disparaît sous un noir soyeux. Ses natures mortes, somptueuses, renvoient à la peinture hollandaise du XVII^e siècle, comme cette table recouverte d'une vieille nappe en vichy rouge sur laquelle restent un verre et un fond de vin dans une bouteille. Ou encore ce tirage baigné d'une lumière douce, figurant une petite fille au tablier bleu busant son bol de lait à la cuillère.

Au fil des images se dessine une communauté soudée, où chacun aide l'autre à accomplir sa tâche. Les générations s'entremêlent, et il n'est pas rare d'en voir quatre réarries dans une même image. À l'instar de ce portrait de groupe en noir et blanc aux accents humanistes réalisé à l'occasion d'un pique-nique sous les pommiers. Madeleine de Sinéty souligne le rôle joué par les femmes, omniprésentes aux côtés de leur mari pour labourer la terre, tuer le cochon, conduire un tracteur ou aider un veau à naître. Et ce sont toujours elles qui, le soir, s'occupent de laver et de nourrir les enfants. Se dessine aussi un rapport aux animaux et à la terre puissant mais apaisé. À taille et dimension humaines.

De cet ensemble surgit encore un autre portrait : celui de la photographe, jeune femme indépendante qui n'a pas hésité à abandonner son métier pour réaliser ce travail, remplissant chaque soir des cahiers entiers dans lesquels elle consigne sa journée. Elle est soutenue par son mari, qui, resté à Paris, la rejoint le week-end. Madeleine de Sinéty a vécu ainsi jusqu'en 1981, date à laquelle elle a quitté Poilley à regret pour s'en aller vivre aux États-Unis avec ce dernier. En 1989, pourtant, le village la rappelle. Tout a changé, ses habitants voudraient qu'elle le raconte. Ils se cotisent pour lui payer un billet d'avion, comprenant l'importance de cette œuvre qui dépeint, sans jamais verser dans le passéisme, la plénitude de leur existence. Une harmonie que le monde d'aujourd'hui cherche désespérément à retrouver. ■



20 NOVEMBRE 2020



PHOTO

CARNET DE CAMPAGNE

ODE À LA VIE COLLECTIVE RURALE DES ANNÉES 1970, LES CLICHÉS DE MADELEINE DE SINÉTY RESSUSCITENT LE VILLAGE DE POILLEY ET SES HABITANTS. PAR MANOU FARINE

Depuis septembre, une petite foule se pressait au Centre d'art GwinZegal, à Guingamp. Un peu émue, comme on viendrait visiter de lointains cousins. En attendant la fin du deuxième confinement, reste le catalogue « Un village », riche d'une centaine de photographies et d'extraits du journal intime de son auteure. L'histoire ? Celle de Madeleine de Sinéty, illustratrice parisienne, qui, un jour de juillet 1972, traverse par hasard Poilley, village breizh'ilien de 500 âmes. Elle y pose ses valises et prend un appareil photo. Pendant dix ans, elle note, cadre, écrit. Et vit. Fixant petits gestes et rythme des jours, la traite des vaches, la saignée du cochon ou la cueillette des pommes. Le temps passe, lent, dur, joyeux, de baptêmes en mariages, de bals en enterrements ; un temps rural infiniment collectif qui vit ses derniers instants avant la grande mutation des années 1980. Les images baignées de couleurs 70s, d'une tendresse et d'une justesse sidérantes, disent une époque où photographier et être pris en photo étaient une affaire sérieuse. Elles disent aussi le lien entre Madeleine et les habitants du village. Même installée aux États-Unis en 1981, elle ne cessera de revenir à Poilley. Ce n'est qu'après sa mort, en 2011, que son fils découvrira la malle au trésor : 33 280 diapositives couleur et 23 076 négatifs noir et blanc. Si des tirages en noir et blanc ont déjà été exposés, en 1996, à la BNF, voici la suite de l'histoire. Comme une double opération de mémoire, et un peu de temps retrouvé. ■

« UN VILLAGE », de Madeleine de Sinéty (éd. GwinZegal).



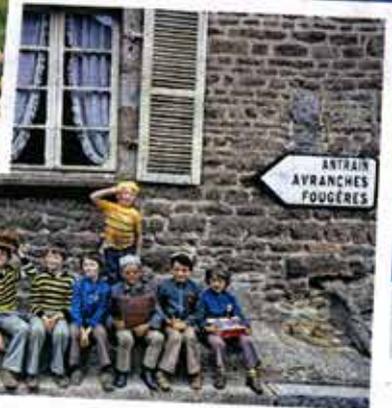
1. « Le Pas au loup », 1972. 2. « Juin 1974 ». 3. « La Mort du cochon », famille Denoual, mars 1975. 4. « La Fête au village », mai 1973. 5. « Les Volontaires », Poilley, février 1975.

Madeleine de Sinéty a photographié avec fascination les travaux des champs.



Travaux agricoles et jeux des enfants sont au cœur du travail de la photographe.

Pendant 10 ans, les habitants de Poilley (35) ont été immortalisés par la photographe.



Reportage

Madeleine de Sinéty a laissé plus de 56 000 photographes.

PAYSAN BRETON SEMAINE DU 27 NOVEMBRE AU 3 DÉCEMBRE 2020

Issue d'une famille noble, Madeleine de Sinéty (1934-2011) a passé les étés de son enfance dans le château Renaissance de son arrière-grand-mère en Indre-et-Loire. Des fenêtres de l'imposante bâtisse, par-delà les jardins, elle apercevait une ferme. Un monde vivant et inconnu qui lui était interdit... Plus tard, au début des années 70, alors qu'elle travaille comme illustratrice à Paris, au retour de vacances en Bretagne, elle quitte la nationale embouteillée et prend une route de traverse. Quelques kilomètres plus loin, elle gare sa voiture dans un tout petit village pour la nuit. Le lendemain, elle se réveille à Poilley (35), sort sa bicyclette de l'automobile, parcourt cette campagne inconnue et croise quelques personnes. Le début d'une aventure humaine de plus d'une décennie entre la voyageuse arrivée par hasard et les habitants. Suite à cette rencontre fortuite, Madeleine de Sinéty quitte aussitôt Paris (où son mari américain travaille pour une organisation internationale) et s'installe dans cette commune de 550 habitants à l'époque, à 15 km au nord de Fougeres. Rapidement, elle se lie d'amitié avec des familles et trouve sa place à Poilley. « Autodidacte, elle se met alors à photographier les habitants. Sans finalité, sans commande... », explique Jérôme Sother, directeur artistique du Centre d'art GwinZegal à Guingamp (22). Sans relâche, l'artiste documente ainsi le quotidien du village de 1972 à 1982. De ce travail assidu, elle a laissé derrière elle 33 280 diapositives couleur et 23 076 négatifs noir et blanc.

Des images en couleur inédites

Accompagnée de Peter, fils de Madeleine de Sinéty, l'équipe du Centre d'art s'est plongée dans cette collecte documentaire monumentale. Un travail de fourmi pour créer « Un village », une exposition inaugurée en septembre dernier. « Seules quelques images en noir et blanc avaient été présentées aux États-Unis et à la Bibliothèque nationale de France auparavant. De notre côté, nous nous sommes concentrés sur le fonds de diapos », explique Jérôme Sother. Avant de souligner le côté « Ovni » de l'artiste dont la force de l'œuvre vient bien sûr de la masse

« UN VILLAGE »

Pendant 10 ans, la photographe Madeleine de Sinéty a photographié Poilley, une petite commune bretonne. L'exposition « Un village » rend compte de ce travail sans relâche.

d'images réalisées et du temps passé en immersion au milieu des gens. « Mais aussi du recours à la couleur qui était, à l'époque, réservée aux amateurs ou à la publicité alors que le noir et blanc demeurait la discipline-reine des artistes photographes. Rappelons-nous que la première exposition en couleur date de 1976, au Moma à New-York... » À l'arrivée, 240 clichés ont été retenus pour un accrochage de 60 cadres ac-

compagné d'une projection de 180 photos pour recréer l'ambiance des grandes soirées diapos que l'artiste organisait régulièrement en réquisitionnant les bancs de l'église pour asseoir tout le village dans la salle communale. « Nous avons cherché de bonnes images, mais aussi à respecter son œuvre, ses obsessions de photographe, en montrant ce qu'elle a voulu laisser. Dans cette profession, il y a des moments et des sujets



La photographe organisait des projections dans la salle communale.



Exposition à Guingamp puis Rennes et livre réédité

Initialement, l'exposition « Un Village » devait être présentée jusqu'au 17 janvier 2021 au Centre d'art GwinZegal à Guingamp (22). Suite au 2^e confinement, elle va être prolongée pour permettre au public de la découvrir. Elle sera ensuite installée au Musée de Bretagne à Rennes à l'été 2021. En parallèle, un livre consacré à ce travail

de Madeleine de Sinéty à Poilley est proposé par les Éditions GwinZegal (35 €). Les premiers exemplaires sont partis comme des petits pains suite à l'inauguration de l'exposition, l'ouvrage vient donc d'être réédité. Information, visite ou commande : Centre d'art GwinZegal, 4 rue Auguste Pavie à Guingamp ou 02 96 44 2778.



importants. » Comme la question « omniprésente de la relation de l'homme à l'animal » qui renvoie aux interrogations contemporaines de notre société sur la mise à mort... Le fonds compte ainsi des centaines d'images consacrées à l'abattage à la ferme du cochon.

« Ces images font appel à notre imaginaire collectif »

Saison après saison, les travaux des champs rythment « ce flux de photos prises en continu, tous les jours, tout le temps » : labour, fumure, fenaison, ramassage de la paille ou des fagots, récolte des pommes... « La photographe semble fascinée par les gestes ancestraux des gens des fermes. Le spectateur perçoit une vie relativement dure, autour de tâches manuelles. Mais aussi la place de l'entraide et du partage lors des chantiers. » Dans les bistros

et commerces, à l'école des sœurs, lors des bals et des fêtes, pour les naissances, mariages ou enterrements... Derrière son objectif, Madeleine de Sinéty balait les existences. Ses images nous plongent dans le huis clos intime de toute communauté rurale de l'époque. « Univers quasi autarcique dont on n'avait pas besoin de sortir », confie Jérôme Sother. L'artiste documente en fait un moment charnière de l'histoire : « La mutation d'un monde rural qui n'a quasiment pas bougé depuis des décennies vers un monde assez proche de celui d'aujourd'hui. » On en perçoit les stigmates : le cheval omniprésent cède sa place au tracteur, le remembrement... jusqu'à l'exode rural et l'éclatement de la vie en communauté. « Madeleine de Sinéty fait appel à notre imaginaire collectif. Cette vie qu'elle montre a été vécue par les plus anciens d'entre nous ou a été contée aux plus jeunes. C'est pourquoi l'exposition « Un village » porte ce nom si générique. Elle raconte Poilley comme elle parle de n'importe quel autre village de campagne d'antan. »

Toma Dagorn